





IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
à Sèvres, rue de Vaugirard, n. 14.

62j

JEUNE
ET
VIEILLE.

PAR

MADAME Ve LAYA,

auteur des Trois Sœurs.

VOL. II.

---

les vieilles.

TORONTO LIBRARY UNIVERSITY
162524.
31.5.21.

PARIS.

LECOINTE ET POUGIN
libraires-commissionnaires,
49, QUAI DES AUGUSTINS.

ABEL LEDOUX
libraire-éditeur,
29, RUE DES BONS-ENFANS.

MDCCCXXXV

I.

Un homme connu par son esprit, disait : « j'ai trouvé dans le monde, beaucoup de fem-
« mes de trente ans, beaucoup de femmes de
« soixante ; mais je n'y ai jamais rencontré une
« femme de quarante ans. »

Peut-on savoir la cause du secret que les femmes gardent si bien sur leur âge à quarante ans ; c'est que cet âge leur dit : *vous n'êtes plus jeunes*, et ne dit pas encore : *vous êtes vieilles*. A quarante ans, commence la lutte de la beauté avec le temps : d'heure en heure, ce maître règle ses comptes avec la femme de quarante ans. C'est aujourd'hui un cheveu qui change de couleur, demain c'est une mèche entière ; c'est un léger sillon qui se cache timide, sous une veine bleue, et qui se montre hardi un jour plus tard ; c'est la bouche qui se décolore, le teint qui se flétrit, la main qui n'est plus aussi blanche, la taille qui perd ses contours gracieux ; et puis, et puis... c'est tout qui s'efface peu à peu ; enfin, au jour seulement où tout est perdu, la femme se décide à se dire à elle-même : Je n'ai plus rien ; et aux autres : Je suis vieille !... Sans doute, c'est une faiblesse de craindre et de reculer l'instant de cet aveu pénible ; mais pour blâmer les femmes, vous, hommes qui les critiquez, faites-vous si peu de cas des années qu'elles n'ont pas ? êtes-vous pour elles quand elles ont quarante ans, ce qu'elles sont pour vous quand vous en avez

cinquante? Les aimez-vous quand on ne les adore plus?

Eh! bien, sans votre arrêt qui les condamne à votre abandon, leurs quarante ans ne les effrayeraient pas plus que vos cinquante ans ne vous affligent, et si ce titre de *vieille*, loin d'être (on ne sait pourquoi), une sorte d'injure, avait pour les femmes la noble acception du mot *vieillard* pour les hommes, elles ne le repousseraient pas avec tant d'effroi.

Mais aux hommes seuls, est accordé l'honneur d'entourer leurs cheveux blancs d'une séduction magique!... Ce peu de galanterie des hommes pour la vieillesse des femmes vient, sans doute, du remords qu'ils éprouvent d'avoir trop prodigué d'éloges à leur jeunesse.

II.

Les héroïnes de ce petit ouvrage avaient toutes franchi ce passage difficile; elles comptaient derrière elles un demi-siècle, et déjà même elles y avaient ajouté plusieurs années.

Elles vivaient dans une maison de la place

Royale, au fond du Marais, pays presque ignoré des fashionables et des petites-maîtresses de la Chaussée-d'Antin. Du rez-de-chaussée au troisième étage, on ne voyait que visages ridés, que teints flétris et pâles, enfin pas une figure humaine, aurait dit un dandy : pas un bandeau de cheveux noirs, pas une boucle de cheveux blonds, pas un sourire aux belles dents, pas une taille svelte et légère; aussi la malice ne pensait-elle pas à exercer ses traits sur cette maison, que les uns regardaient comme un asile sacré, les autres comme un asile proscrit.

Au rez-de-chaussée, logeait une femme qui avait été jadis grande et bien faite; en s'inclinant chaque jour vers la terre, sa taille avait perdu en hauteur à peu près ce qu'elle avait gagné en largeur; son col, mal attaché, laissait aller sans résistance, sa tête, fardeau obéissant et heureux de rencontrer un appui dans sa chute.

Sous deux cils épais brillaient deux gros yeux qui avaient pu être beaux quand la taille était

belle. Mais jamais le temps n'avait marqué de plus de ravage une taille et une figure!...

La vieille avait transformé sa demeure en ménagerie : chiens, chats, oiseaux, tout cela hurlait, miolait, chantait, et donnait un concert à faire fuir le plus grand amateur d'orgues de Barbarie ou de musiciens ambulans. C'était un vrai charivari : dès qu'un coup de sonnette réveillait le cerbère, les oiseaux gazouillaient, flutaient, parlaient, car il y avait des savans parmi eux; et le chat sortait de son indolence, encouragé par ce tintamarre, approchait des musiciens et mêlaït ses miaulemens à leurs roulades.

On se demandait comment l'heureuse maîtresse de ces heureux animaux prenait tant de plaisir dans leur société, si différente de celle qui l'entourait dans le temps où ses yeux étaient beaux. Cette dame alors n'aimait ni les chiens, ni les chats, ni les oiseaux; oh! non, alors elle aimait, et beaucoup, ce qu'on aime quand on est jeune, des êtres auxquels on prête des vertus surnaturelles parce qu'on croit à leur

amour, et que ce mot là dit : folie, mensonge, erreur. Aussi, dans ces temps-là, fut-elle inconséquente et trompée, il faut le dire, pour la justifier d'avoir préféré les animaux aux hommes ; elle fut trompée très souvent... oh ! que sa vie fut agitée : celui-ci l'avait enlevée, celui-là séduite ; — un autre l'avait ruinée, un autre abandonnée ; enfin, après tant d'affections trahies, à soixante ans, elle vivait seule, et n'avait pas sur la terre un être qui l'aimât. Soupçonneuse, inquiète, d'autant plus qu'elle avait été confiante et légère, elle fermait sa porte avec le même soin qu'elle avait mis autrefois de légèreté à la laisser ouverte, et ménageait ses sous comme elle avait gaspillé son or. Un défaut, qu'à peine dans sa jeunesse la beauté pouvait déguiser, la rendait repoussante dans sa vieillesse, et le désordre qui, autrefois, paraissait autour d'elle malgré sa fortune, se montrait hideux sous les formes de la médiocrité, malheureuse !

On la fuyait, on la méprisait, et, par pitié, on disait : Elle est folle.

Le premier étage offrait un aspect bien différent; l'antichambre, le salon, le boudoir étaient parfumés de fleurs: des sultans y mêlaient leur odeur embaumée; l'élégance et le luxe règnaient partout; des glaces multipliées répétaient des lustres dorés; un demi-jour bien ménagé pénétrait entre les triples rideaux, drapés par une main habile, et répandait cette teinte mystérieuse si recherchée des femmes, qui fait gagner à la beauté tout ce qu'elle dérobe à la laideur: voile qui sied à la fois à la pudeur, au repos, à la méditation. C'était un séjour délicieux, un appartement de petite-maîtresse.

Là, une femme riche, entourée de domestiques, libre de sa fortune, pouvant se faire adorer, vivait triste; jamais on ne pénétrait chez elle avant le milieu du jour, et pourtant elle était éveillée de bonne heure. Quel soin l'occupait donc? celui de dissimuler son âge: cette femme avait été belle, et ne voulait pas changer; que sa figure, autrefois si jolie, lui donnait de tourmens! que d'essais, que d'or pour dissimuler les ravages du temps, pour

rappeler une fraîcheur à jamais perdue. Que de chagrins, lorsque tous ces moyens inventés comme par malice pour prouver qu'on ne fait pas la beauté et qu'elle n'a qu'un temps, ne réussissaient pas à la tromper elle-même. C'était de la colère, des cris de rage, et quelquefois des larmes que cette folle victime répandait sur l'inflexible miroir. Alors, ne pouvant s'en prendre qu'aux objets trompeurs renfermés dans sa toilette, elle brisait tout autour d'elle, puis grondait, rudoyait, chassait ses gens, et faisait ainsi le malheur de tout ce qui l'entourait.

Cette femme avait eu une fille; on le savait parce qu'elle l'avait mariée : elle avait une petite-fille; on l'ignorait.

Elle vivait seule.

Après tant d'années passées dans le monde, et tant de frais pour plaire, elle n'avait inspiré aucun attachement vrai, et quand sa beauté fut perdue, qu'il ne lui resta plus qu'un vain besoin d'aimer, tout l'abandonna. Sa vie morale était factice comme l'éclat de son visage : on

l'entourait de politesses ; pour elle, point d'affections; elle n'avait plus d'adorateurs, et n'avait pas d'amis; les importuns lui restaient. Ces frélons ne disparaissent que lorsque la ruche est vide. Les femmes riches appellent quelquefois près d'elles des sots pour s'entendre louer; ainsi il n'est pas une seule d'entre elles qui ne puisse toute sa vie recevoir des complimens, car il y a autant de vieux fats dans le monde que de vieilles coquettes : tous deux semblent se réunir pour gager à qui sera le plus ridicule.

En montant un étage, on trouvait une espèce de fantôme qu'on croyait être une femme, parce qu'il portait juppe et corset : maigre et grande, à formes anguleuses, tout en elle avait l'aspect d'un homme; lorsqu'elle parlait, l'illusion était complette. Cette femme vivait dans une chambre close par des portes bardées de fer. Dans cette chambre était pratiqué un cabinet noir, où jamais un œil humain ne pénétrait, excepté celui de la vieille, qui avait les doubles clefs et le secret pour ouvrir les nombreuses serrures de cette chère prison. Le jour entrait comme à regret dans cette morne solitude; un seul volet entr'ouvert empêchait de se heurter aux

vieux meubles qui le garnissaient; et deux visites seulement venaient interrompre la maîtresse de ce triste logis : l'une tous les huit jours, l'autre tous les mois; celle-ci était moins bien reçue que la première. On entendait d'un appartement voisin des gémissemens et des sanglots; puis une voix aigre et rogue qui faisait tout rentrer dans le silence. Cette seconde visite était faite par un jeune homme d'une figure intéressante et douce : un homme qui annonçait son approche par des exhalaisons fétides était fidèle à la première.

On l'attendait celui-là avec joie ; une fenêtre s'ouvrait pour guetter son approche; on oubliait ses soixante ans pour courir vers lui, et la bouche pincée et sévère de cette femme insensible, laissait errer un sourire à la vue de ce petit homme, fait pour inspirer autant de dégoût que de mépris. Cette femme était riche, cette femme était mère; qui la forçait à vivre isolée? Elle n'avait jamais été ni jolie, ni coquette, ni légère; une seule pensée ne lui laissait de repos ni jour ni nuit : ce n'était pas une affection trahie dans sa jeunesse, ce n'était pas le chagrin

de vieillir ; c'était l'horrible crainte de perdre son or, effroi qui alimentait dans son âme des tortures infernales.

De l'autre côté du palier, vis-à-vis cet asile de la souffrance, on voyait une porte battante garnie de cloux dorés : cette porte fermait l'entrée d'un appartement beaucoup moins somptueux que celui de la belle dame du premier, mais où la propreté et le bon goût faisaient oublier l'absence du luxe. La maîtresse de cet appartement n'était pas plus jeune que sa voisine, et beaucoup moins riche que les deux dernières, pourtant elle était bien plus heureuse! Elle était mère aussi ; mais cette passion de tous les âges occupait sa vie, remplissait son ame, elle en faisait ses délices, sa gloire! dans sa fille était son passé, son présent, son avenir !.. Madame de B. n'avait jamais été remarquable par sa beauté : mais toujours soigneuse de sa personne sans coquetterie, le goût simple que, jeune, elle apportait dans ses ajustemens la guidait encore dans sa vieillesse; sa taille n'avait pas perdu toute grâce, sa main était encore assez jolie pour que de vieux amis y déposassent un baiser,

et sur sa figure les traces de l'âge, que des eaux factices n'avaient pas dénaturées, ne nuisaient pas ni à l'aimable expression de ses yeux ni à la grâce de son sourire. Puis il y avait bien des années que madame de B. s'était faite vieille : sa toilette associée plutôt à son acte de naissance qu'à son air, avait marqué de bonne heure son âge mûr ; — craignant le ridicule elle s'était de bonne heure décidée pour la raison. — Aussi les soixante ans arrivèrent sans qu'on fît attention aux années qui s'accumulaient sur sa tête, on demandait : quel âge a-t-elle ? on répondait : *elle est charmante*.

III.

Un jour le gros chat de notre vieille du rez-de-chaussée mit le feu à ses belles soies, il monta sur le lit où dormait sa chère maîtresse pour y chercher secours. La vieille se réveilla au milieu des flammes. Elle répandit l'effroi dans toute

la maison : madame de B. fut la première à la secourir. Combien elle fut touchée de ses soins! Un être dont les folies sont venues du cœur, est toujours prêt à le laisser battre encore pour qui veut bien l'aimer; mais aimer lui rappelle tant de chagrins, que l'apparence d'une affection nouvelle lui coûte par habitude des larmes. Cependant elle accepta les preuves d'intérêt que lui offrait madame de B., et bientôt elle se crut assez liée avec elle, pour lui raconter son histoire. Elle eût mieux fait de la taire, les chagrins d'amour n'ont jamais assez de gravité pour intéresser, lorsqu'ils ont vieilli, les actions nobles et grandes ont seules ce privilège, mais la vieille avait la manie de conter : madame de B., forcée d'entendre, se décida à écouter.

«— Je vous parais bien bizarre, n'est-ce pas, ma voisine; ma vie plus qu'obscure, fait de moi une femme de rien. Hélas! un faux pas suffit pour jeter dans l'abîme : on veut en vain se sauver; une fois tombé on ne se relève plus.

Je suis née en province d'une famille recom-

mandable; je perdis ma mère en bas-âge, mon éducation fut très négligée, la nature m'avait douée (le croyez-vous) d'une beauté remarquable, et à l'âge de quinze ans je fis des conquêtes. Un de mes adorateurs était un homme de trente-six ans. beau, il me parut accompli : cet homme s'empara de ma jeune imagination, la fascina, et me perdit........ La pauvre vieille fit un soupir, et une grosse larme tomba entre ses rides.

Le souvenir d'une première faute, dit-elle, ne s'efface jamais, c'est le principe de tous les malheurs d'une femme, et c'est à celui qui s'est rendu complice de sa première erreur qu'elle porte toute sa haine. Ce monstre! il abusa de moi, et je n'avais pas quinze ans!... mon père s'aperçut de nos intelligences; il ferma sa maison à mon séducteur, notre amour alors prit le caractère de la passion, mon amant m'écrivit : je vis cette écriture qui la première traçait pour moi le mot *je t'aime*, ce mot magique qui donne à tout l'apparence du beau, du vrai; ce mot qui jette un voile sur l'avenir, et fait du présent la vie heureuse... je le lus, mon amant

m'appelait, je courus à lui, je lui livrai ma destinée, mon ame, tout mon être... Je l'appelai mon ami, mon protecteur, — mon Dieu! le misérable, il paraissait heureux... Nous vivions dans une habitation isolée; — quelques mois s'étaient à peine passés que mon séducteur prétexta un voyage indispensable: il partit... il ne revint pas. Oh! que je fus malheureuse!.. » La pauvre vieille fondit en larmes, cinquante ans de malheurs ne les avaient pas taries. Après un moment donné à son émotion: Ce fut mon premier malheur, dit-elle. Elle avait oublié le toit paternel abandonné.

Pauvre femme, dit madame de B. en y songeant pour elle!..

Elle prit cette exclamation pour de l'intérêt, et continua.

— Oui, dit-elle, ce fut mon premier malheur!... j'écrivis à mon père, je lui demandai grâce. Mon père fut inexorable, il me maudit, me livra à la misère, à la honte, au désespoir. Oh! mon père!...

Madame, j'avais sans doute mérité sa sévérité, mais que son pardon m'eût fait de bien! que devenir sans ressource, ne sachant pas même coudre? je me décidai à aller demander conseil à un homme que j'avais connu dans mon enfance. Bientôt cet homme parut me porter le plus grand intérêt : j'aurais dû voir les motifs qui l'engageaient à me servir, repousser ses offres; mais il me fallut choisir entre sa haine ou sa protection, la misère m'effraya...... Ainsi je fus perdue, déshonorée!

Ma vie depuis n'a été que honte, trouble, désastre, malheurs; enfin, depuis dix ans, j'ai quitté le monde qui me fuyait, et je vis solitaire dans cette maison, qui doit être protégée du ciel, puisque vous l'habitez. »

Pauvre femme! répéta madame de B.

Madame de B., depuis trois mois qu'elle habitait la maison de la place Royale, n'était point encore allée rendre de visites à ses voisins.

Elle saisit cette circonstance, et commença par le premier étage.

Un domestique envoya une femme de chambre savoir si madame était visible, et après avoir attendu assez long-temps madame de B. fut enfin introduite de salons en salons dans un boudoir, que des parfums embaumaient. Une femme en robe de satin rose était à demi couchée sur une causeuse couleur cerise clair : tout dans ce charmant cabinet était si nouveau, si frais, jusqu'à la robe, jusqu'au bonnet de la dame, qu'au premier abord on la croyait jeune aussi. Mais après un examen de quelques minutes, le charme s'évanouissait pour elle, il ne restait de jeune que sa toilette, et son entourage. La peau de son visage était blanche, mais de cette blancheur que le sang n'anime pas : ses couleurs étaient vives, mais sans transparence; c'était une figure de cire, ou une tête de carton coloriée, tout ce qu'on voudra, excepté ce que la nature voulait que cela fût.

Quand cette femme parlait, ses rides se dessinaient, et ses lèvres en s'ouvrant laissaient voir un ratelier factice; la vieille paraissait alors hideuse de tout l'éclat qui l'environnait.

Un jeune homme était près d'elle : ils sem-

blaient tous deux préoccupés. Cependant madame de B. fut reçue avec beaucoup de politesse; mais croyant sa voisine en affaire avec son fils, elle se retira après avoir échangé quelques lieux communs, alimens naturels de la conversation des visiteurs et des visités; elle monta et frappa à la porte de fer.

La maîtresse du logis vint ouvrir : ses deux yeux creux se fixèrent sur madame de B. exprimant la plus grande surprise de recevoir une visite; elle tenait la porte entre elle et madame de B., plus disposée à la fermer qu'à l'ouvrir, et cela par habitude. Cependant madame de B. fut introduite.

Un mauvais feu exhalait sa dernière fumée dans une cheminée étroite.

Un jeune homme était assis auprès : lorsque madame de B. entra, il se leva respectueusement, tandis que la vieille allait chercher quelques éclats de bois pour allumer un *feu de joie*. Le jeune homme fit des excuses à madame de B. en lui offrant le seul

fauteuil qui se trouvât dans la chambre; il paraissait presque humilié de voir une étrangère chez sa mère.

Madame de B. s'aperçut de son embarras, et croyant qu'il était causé par le sentiment pénible qui fait rougir malgré soi d'un état voisin de la misère, elle s'empressa de le rassurer par cette affabilité touchante qui donne au malheur le courage de se montrer.

Oui, déjà le malheur avait altéré les traits de cet homme jeune et beau: une souffrance cachée se reflétait dans ses regards; il les levait avec peine, craignant d'y laisser lire la vérité.

Madame de B. jetant les yeux autour d'elle, vit des effets précieux çà et là: des vases d'albâtre, des pendules fort belles, des glaces et des tableaux sans cadres attachés au mur. Voici de jolies peintures, dit-elle, en se levant pour les mieux voir; quel beau coloris! quelles ingénieuses compositions! Alors le jeune homme silencieux leva ses yeux où un rayon de joie venait de luire; un doux sourire ranima ses traits.

La tristesse est une anomalie choquante à cet âge où tout doit être plaisir et gaîté ; c'est un jeune arbre que le vent du nord n'a pas respecté ; le secourir est un devoir ; il ne faut qu'un mot d'encouragement, quelquefois, pour faire renaître l'espérance dans un jeune cœur, comme il ne faut qu'une goutte d'eau pour empêcher une fleur de mourir. Le jeune homme parut se ranimer aux paroles de madame de B.

« Oh ! madame, dit il, un artiste pénétré « d'amour pour son art est l'amant d'une co-« quette ; il passe de l'espérance à la crainte, « du bonheur au dépit ; il croit saisir son idole, « son idole lui échappe ; il lui consacre ses ins-« tans, ses veilles, sa vie entière, et s'il en ob-« tient un peu de faveurs, si cette capricieuse « idole se montre moins cruelle à ses vœux, « son ame s'exalte ; sa joie n'a plus de borne : « mais son malheur n'en a pas non plus, si « ses travaux restent dans l'oubli. Il faut de « la gloire à un artiste pour alimenter le feu « qui l'anime. »

Que vous êtes heureuse ! dit madame de B.

à la vieille, d'avoir un fils qui promet un grand artiste à la patrie!...

— Oh! répond celle-ci, un grand artiste! je n'en sais rien, mais ce qui est sûr, c'est que jusqu'à présent il n'a rien gagné avec ses barbouillages.

Madame de B. lui dit: Votre fils, madame, est appelé à de grands succès, soyez-en sûre.

— Je ne m'y connais pas, répond la vieille, je sais que tout cela coûte bien cher!...

Le jeune homme était retombé dans sa tristesse. Madame de B. prit congé de sa mère et de lui; elle invita ce dernier à venir la voir. Nous causerons peinture, dit-elle; je m'en suis occupée aussi dans mon temps, et comme de tout ce qu'on a aimé, on a du bonheur à en parler surtout quand l'objet n'existe plus pour nous.

Le jeune artiste la reconduisit chez elle, et se promit bien de la revoir. Mais rentré chez sa mère, son chagrin éclata. Mon Dieu! lui dit il, ne cesserez-vous donc pas de me repro-

cher ce que vous me donnez? Ne savez-vous pas combien je désire vous affranchir de cette charge que vous supportez avec tant de peine? mais que faire, je ne puis gagner et m'instruire. Pour acquérir ce qui manque à mon talent, il me faudrait d'autres sacrifices; vous me les refusez : vous éternisez ainsi mon supplice et le vôtre...

— Ma mère! ayez pitié de moi, de votre fils qui vous aime, qui vous chérirait de toute son âme ardente, s'il trouvait en vous appui et tendresse. Ah! si vous n'aviez pas de fortune, si vous aviez besoin de mon travail pour vivre, croyez-vous que je n'abandonnerais pas tout pour vous secourir? Cet art que j'idolâtre, je le sacrifierais pour vous; je deviendrais manœuvre pour vous; mais vous êtes riche, mais vous pouvez alimenter ce feu qui m'embrase, en me sacrifiant un peu de cet or que vous aimez tant! Cet or ne vous rend pas l'amour que vous avez pour lui, tandis que moi je vous bénirais, ma mère! je dirais: Succès, triomphe, gloire, c'est à ma mère que je les dois. Je vous en formerais une couronne, je

vous en ferais une égide contre tous les malheurs.

Je ne serais qu'à vous et à mon art; car ma palette, c'est mon épouse! c'est ma maîtresse! Mais vous n'avez donc jamais compris le bonheur de l'étude? vous n'avez donc jamais senti battre votre cœur en entendant un son mélodieux, en contemplant les beautés de la nature? vous êtes devenue mère sans éprouver d'émotion, sans rien sentir! »

— Rien sentir? dit-elle, j'ai bien souffert!....
Elle n'avait conservé de cet instant divin que ce que les femmes oublient le plus vite, la douleur.

Voilà tout ce qu'elle répondit à son malheureux fils! Les yeux remplis de larmes, fixés sur sa mère, cette main brûlante qui avait saisi sa main, les paroles tendres qu'il lui adressait, tout ce que le malheur et la passion peuvent peindre et qui s'échappent de cette ame oppressée, tout cela laissait insensible et froide la vieille avare.

Oh! se dit-il, en jetant sur elle un regard désespéré, c'est là ma mère!... mais qui suis-je donc, moi! pour avoir desséché dans le cœur d'une femme ce germe d'amour que la nature veut qu'il renferme? Ce titre de mère, qui dit tendresse, protection, dévouement, qui dit à l'homme en naissant: tu auras une raison pour te guider, un cœur pour te consoler et t'aimer; tu peux être trompé par ton frère, par tes amis, par ta maîtresse, mais il est un être dont l'affection vient de Dieu, qui te chérira parce que Dieu veut qu'il te chérisse. Sans l'amour maternel, l'ordre de la nature serait renversé; à cet amour est attachée la conservation des êtres; toute mère protège, adore son enfant. Cette passion n'est pas seulement un devoir, un besoin, c'est une volonté céleste.

—J'ai donc été frappé d'anathème, moi! se dit avec désespoir le fils de l'avare; cette exception fatale d'une mère qui n'aime pas son enfant est donc pour moi!... depuis que je suis né, je suis voué à l'abandon, au malheur! rejeté d'un cœur où je devrais régner, j'ai le sceau de l'infortune sur les traits; mon aspect inspire la tristesse: oui,

je suis une victime de la fatalité!... Eh bien, il faut remplir ma destinée; j'ai voulu l'affection de ma mère, l'estime des hommes; l'amour des arts enflammait mon jeune cœur. Ma mère me déteste, je suis forcé de renoncer à mes travaux! eh bien, j'abandonnerai ma mère et l'étude; il y a des gens qui me montreront une route où l'on peut se passer d'affection et de talent; j'en ai vu sourire de pitié en observant mes traits; c'est à ceux-là que je veux demander conseil. Quittons ces lieux pour n'y plus revenir.

Il marchait à grands pas dans cette chambre délabrée, au milieu d'objets dont il ne connaissait que trop la destination. Ses regards méprisans se promenaient sur ce bazar du malheur: quand ils s'arrêtaient sur sa mère il les détournait avec effroi, craignant pour lui-même d'y peindre sa pensée.

Ah! qu'on est à plaindre de ne pouvoir aimer ce que l'on doit chérir; de ne pouvoir respecter ce qu'on doit honorer: qu'il faut de tortures pour arracher d'une âme les sentimens que

la nature a gravés. C'est presque se dégrader soi-même que de consentir à voir l'avilissement de sa mère. Si l'on arrive à cet affreux malheur, non-seulement on veut le cacher à tous les yeux, mais on en détourne les siens comme d'un objet dont la vue blesse et flétrit.

La vieille ne faisait point attention à l'agitation de son malheureux fils; et, en attendant son départ qu'elle souhaitait, elle séparait les tisons qui restaient dans l'âtre et y jetait de l'eau pour les empêcher de brûler.

Le jeune homme disparut; la vieille alla fermer la porte au verrou, et se disposa à compter l'or que lui avait rapporté le matin même une nouvelle négociation. Dès que la nuit parut elle se coucha, contente de sa journée.

la [illegible]. C'est pourquoi la [illegible] [illegible] de [illegible] l'indifférence [illegible] est [illegible] [illegible] le [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] et [illegible].

Elle ne faisait point attention à l'agitation de ses [illegible], qui attendaient son départ qu'elle souhaitait, elle séparait les [illegible] qui restaient dans l'[illegible] et y [illegible] de l'eau pour les empêcher de [illegible].

Lorsque l'homme [illegible] la vieille elle [illegible] [illegible], et se disposa à [illegible] que [illegible] la même [illegible]. [illegible] la nuit [illegible] [illegible].

IV.

Edouard (c'était le nom du fils de l'avare) rentre dans son réduit ; son découragement est à son comble; il se jette sur sa misérable couche et s'endort. Le lendemain il se retrouve calmé par une nuit de sommeil, au milieu de ses

chevalets, de ses ébauches commencées, de ses projets, de ses douces espérances.

Que lui faut-il pour être heureux? un tableau reçu au concours. Il se hâte d'aller chercher quelques couleurs pour commencer son travail.

En revenant, un jeune homme, qui se dit son ami, se trouve sur son passage. Où allez-vous donc si content, lui dit son ami? Chez moi, répond Edouard.

— Sans doute vous y attendez compagnie; rentrer seul dans un grenier ne donne pas tant de gaîté.

— Je ne suis pas gai, dit Édouard, mais je vais m'occuper d'une composition nouvelle, et c'est ce qui me rend heureux aujourd'hui.

— Mais, mon cher, gagnez-vous beaucoup avec vos compositions nouvelles?

—Le voilà comme ma mère, pensa Edouard; lui si prodigue, il ne peut être avare! Il ne répondit pas.

— Ah! mon cher, voyez-vous, un talent qui ne rapporte rien n'est bon à rien; j'aimerais mieux

rouler voiture en faisant des souliers, que de végéter la palette de Raphaël à la main. La gloire est fort belle couverte de pourpre, on ne la voit pas sous des haillons. — A qui avez-vous vendu votre composition nouvelle?

— Puis-je vendre une chose qui n'existe pas?

— A qui la destinez-vous?

— Au concours.

— Dans quel but?

— D'être admis au salon.

— Pauvre dupe!

— Mais si mon tableau réussit?

— On ne le regardera pas.

— Si on l'apprécie?

— On ne l'achètera pas. — Quelles sont vos protections?

— Je n'en ai pas.

— Et vous espérez qu'on vous achète? vous êtes fou!.... vos frais et vos peines seront perdus.

Édouard commençait à reprendre de l'inquiétude. On peut facilement craindre le malheur à l'avenir, quand on est malheureux au présent.

— Quoi! on n'achètera pas mon tableau, dit-il, alors plus de voyage, plus de gloire! il faut donc se tuer, dit-il avec désespoir.

— Vous tuer! répond étonné celui qui vivait sans talent et sans gloire, vous tuer! allons donc! il n'y a qu'un homme dépourvu de sens commun qui écoute cette étrange pensée. Laissez-là vos pinceaux et faites fortune.

— Mais je ne puis faire fortune qu'en acquérant du talent.

— Vous n'obtiendrez de la réputation que quand vous serez riche : vous voyagerez alors ; vous vous jetterez dans le grand monde, parmi les étrangers surtout ; ils achètent fort cher par orgueil ou par générosité, peu importe. Mais livrez-vous à mes conseils ; dans un an vous serez le premier artiste de la capitale.

—Sans travailler? reprend Édouard, avec un sourire de pitié.

— Sans travailler, mon cher ; vous en savez trop.

— Eh que dois-je faire ?

— D'abord avez-vous quelqu'argent ?

— Pas un sou, dit Édouard.

— Il faut vous procurer de l'or.

— Je n'ai pour cela aucun moyen.

— Comment ? pas un oncle, pas un frère, pas un ami qui réponde pour vous ?

— Je ne voudrais engager personne pour moi, n'ayant pas le moyen de rendre.

— En vérité, vous descendez de je ne sais quelle planète, dit l'étourdi ; mais, mon cher, on a toujours moyen de rendre : n'y a-t-il pas à Paris vingt mille usuriers ! Édouard pâlit.

— Je ne connais pas ces gens-là, dit-il.

— Tant mieux pour vous ; c'est bien l'engeance la plus atroce... J'en connais un, moi... j'y vais de ce pas même. — Édouard recula. — Quand ce ne serait que pour voir la plus étrange figure, venez avec moi ; il pourrait vous servir de modèle, si par hasard vous vouliez peindre l'avarice : il faut qu'un artiste voie tout, ve-

nez ; nous causerons de vos intérêts en route.

Édouard se laissa aller, sans trop savoir pourquoi ; le bavardage de ce jeune fou trompait son chagrin.

— Allons, dit-il, puisque vous le voulez, allons voir cette figure. Ils traversèrent les rues étroites du pays Latin ; le petit pont de l'Hôtel-Dieu ; ils gagnèrent la Cité, et les deux jeunes gens s'enfoncèrent dans l'une des rues les moins éclairées de ce coin sale et impur de Paris.

— Où diable me menez-vous? dit l'artiste, ce n'est pas pour étudier des effets de lumières que je viens ici : le soleil n'a jamais éclairé ce bouge infâme.

— C'est pour cela, dit l'autre, qu'on y rencontre des cœurs de glace : mais entrons.

Au fond d'une allée sombre, était un sombre escalier. Prenez haleine, dit le jeune homme à Édouard, mon banquier demeure presque aussi haut que vous. Arrivé au sommet de la maison, Gustave se pend à une corde, dite cordon de

sonnette, et un petit homme vient ouvrir. Il était couvert d'une espèce de houpelande qui avait été jadis couleur marron. Sa tête était cachée sous un bonnet noir ; on ne lui voyait point de cheveux ; deux petits yeux étincelans brillaient sur sa face lugubre, comme deux lumières sur un tombeau.

— Monsieur est de votre compagnie ? dit le petit homme à Gustave.

— Oui, oui, mon brave, n'ayez pas peur. Nous venons tous deux vous rendre nos devoirs ; c'est un jeune ami des beaux-arts, il a désiré voir la figure d'un juif, d'un honnête juif ! reprit-il en lui faisant un beau salut. Vous aurez sans doute quelques affaires ensemble.

— Un artiste ! répond le petit homme, en pinçant les lèvres; je ne prête pas aux artistes.

— Mon affaire est faite, n'est-ce pas, mon vieux ? dit le jeune homme, en frappant sur l'épaule du juif.

— Ah ce n'est pas sans peine, dit celui-ci, avec un air piteux ; j'ai été forcé de m'adresser à bien des portes.

— Des portes en fer, n'est-ce pas ? Elles sont

toutes de fer les portes des prêteurs, c'est comme leur âme. Oh! les infâmes !..... mais vous, vous êtes ma providence.

— Voici vos deux mille écus.

— C'est superbe! dit Gustave, en sautant de joie; que faut-il faire pour cela? vous embrasser? C'est difficile, mais n'importe.

— Non, il faut signer ceci.

— La plume, dit Gustave.

— Vous ne lisez pas?

— Il n'est pas besoin : mon oncle est très vieux; et j'hérite !.....

Il plaça les six billets de mille francs dans sa poche, heureux comme un roi...qui est heureux.

Pendant le temps que le juif employait à expliquer à Gustave la petite ruine qu'il opérait sur lui, Édouard étudiait la face décrépite, les sillons qu'il avait observés long-temps sur une autre figure. Il était tombé dans sa mélancolie accoutumée.

— Allons, mon Raphaël, dit Gustave, en le tirant brusquement de sa rêverie, me voilà riche; partons. Adieu, ma providence, dit-il au juif, en glissant sur la rampe comme un écolier, et en fredonnant : Ah! que je fus bien inspiré... a...

La gaîté se communique facilement entre jeunes gens. Bientôt Edouard se ressentit du bonheur de Gustave; et, arrivé sur le quai, l'air pur qu'il respirait, la vue des contours de la Seine, si pittoresques, ranima tout-à-fait son esprit. Les deux jeunes gens prirent la route du Palais-Royal : ils s'arrêtèrent chez Véry. Les truffes, le champagne, achevèrent de dissiper les ennuis d'Edouard : son exaltation d'artiste lui revint; mais il la porta sur des sujets nouveaux.

— Oui, dit-il, je veux devenir riche pour dépenser des masses d'or; ouvrir ma maison à tous les artistes; en faire le rendez-vous de ce que la France, l'Italie, l'Europe entière a de grands hommes, de sublimes talens...

— Il ne vous faudra pas pour cela un hôtel bien vaste, dit le jeune cynique.

— N'y eût-il qu'un grand homme sur la terre, je m'en empare, dit Edouard, et je passe ma vie à l'admirer! Voyons, faites-moi riche; je me livre à vous; quelle route faut-il prendre?

— Celle d'où nous sortons, répond Gustave, car il faut vous procurer de l'argent : demain je commence mes négociations, ayez des fonds, nous nous associerons. Mais avant tout, amusons-nous ce soir. — Mon cher, vous avez-là un habit qui n'était plus de mode l'année dernière; venez chez mon tailleur.

— Je n'ai pas d'argent, dit Edouard.

— Est-ce qu'on a besoin d'argent chez un tailleur à la mode? et puis, vous me rendrez cela quand nous aurons fait fortune.

Les deux jeunes gens entrent chez l'homme qu'on ne paie jamais sans y être forcé; et, en moins d'un quart-d'heure, Edouard fut transformé en fashionable; de-là, on se rendit aux Bouffes, puis on alla souper. La nuit s'écoula dans les plaisirs, et l'on s'endormit en songeant à la fortune. Le lendemain on alla chez le juif.

— Que vais-je demander à cet homme, dit Edouard?

— Dix mille francs, répond Gustave négligemment.

— Dix mille francs! mais jamais ce juif ne voudra me prêter...

— Bah! dit l'autre, je répondrai moi, j'ai un oncle!..

Ils remontèrent le rude escalier, et la même figure se présenta à la porte.

— C'est vous, M. Gustave, me rapportez-vous mon argent?

— Il paraît, ma providence, que vous avez passé une bonne nuit, et que vous voulez rire.

— Je croyais....

— Du tout, du tout; je viens vous offrir une négociation nouvelle.

— Pas possible, M. Gustave, je n'ai plus de fonds.

— Ah! je sais bien, mais vous en aurez, cher petit homme; votre poule aux œufs d'or vous en donnera. Tenez, c'est pour monsieur,

dit-il en montrant Edouard, monsieur, qui a la plus belle spéculation en tête! Il ne lui faut pour devenir millionnaire que la légère somme de dix mille francs.

— Peste, comme vous y allez, c'est impossible!...—Monsieur, dit-il en se retournant vers Edouard, a de bien grandes sûretés à m'offrir pour cet emprunt?

— Oui, oui, dit Gustave, je réponds, et j'ai mon oncle...

— Ce n'est pas assez, dit le petit homme.

— Alors, retirons-nous, dit Edouard.

— Moi, je dis que cela se peut, reprend Gustave. Vous ne demandez pas seulement le nom de monsieur...

— Monsieur est un artiste?

— Oui, et je m'en fais gloire, reprend Edouard, en jetant un regard de mépris sur le juif, je me nomme Edouard Durand; si vous voulez ma signature, c'est celle d'un homme honorable; sinon, c'est assez rester en compagnie avec vous.

Il s'était levé :

— Attendez, dit le juif, en le considérant mieux : vous vous nommez donc?

— Edouard Durand.

— Vous demeurez...

— Pourquoi cette question?

— Avez-vous votre père?

— Non, dit Edouard, en levant les yeux avec tristesse.

— Et votre mère?

— Oui, reprit-il, en les baissant plus tristement encore...

— Elle habite Paris?

— Oui.

Les yeux du petit homme s'animèrent.

— Elle est vieille?

— Elle a soixante ans.

— Elle est riche!..

— Oui, dit Edouard, tout bas; mais finissons, monsieur, cet interrogatoire fatigant. Voulez-vous me prêter, oui, ou non?

— Un seul mot, reprit l'homme doucereux, où demeurez-vous?

— A l'Estrapade.

— Et votre mère est avec vous?

— Non, monsieur, ma mère habite le Marais, à la place Royale.

— C'est bien, c'est bien, dit le juif vivement avec une joie concentrée. Je vois que vous appartenez à une famille honnête, et je ne veux pas vous refuser un service, bien certain qu'il n'y a rien à perdre avec vous.

Il ouvrit une porte, cachée dans le mur, entra dans un réduit bien noir, —il en sortit avec un rouleau de billets de banque à la main; se mit à écrire l'engagement d'Edouard, le fit signer, et lui remit les dix mille francs tant désirés !..

Les deux amis se retirèrent, l'un enchanté, l'autre étonné.

Voici de l'argent, dit Édouard, tout étourdi d'avoir inspiré tant de confiance, qu'allez-vous faire de cela ?

— Des millions en peu de temps, répond Gustave, en se saisissant du rouleau. Mais à propos, dit-il, prenez donc au moins un billet de cinq cents francs pour faire le garçon.

Édouard reçut ce qu'il lui offrit. Ils se séparèrent...

— Donnez-moi bien vite de vos nouvelles, dit Édouard à Gustave, qui disparut promptement.

V.

On voyait sur les lèvres du juif, errer un sourire infernal ; ses yeux brillaient d'un éclat sinistre, et dans l'exaltation d'un délire qui sortait d'une ame de démon : Voici donc, s'écria-t-il, voici un moyen de vengeance! tant

d'or passé en d'autres mains va revenir à moi! moi, Isaac Samuël; je vais donc enfin pouvoir ruiner mon ennemie...

Fortune! or! mots poétiques qui veulent dire jouissance, bonheur, félicité, tout cela renfermé dans un coffre de fer!

De tous les points de la capitale, on aura recours à moi, on m'apportera des trésors pour un peu d'or!

Ma rivale ruinée!... oh! vengeance!!... quel est donc le démon qui m'a protégé?... quel est le génie des fortunes qui a jeté sur moi ce regard bienfaisant?... Guidé par lui, peut-être, un jour, étendrai-je mon pouvoir!..

Moi, sorti de la fange; moi, qu'on mépriserait, qu'on écraserait demandant du pain : moi, misérable juif!...

Eh bien, cet homme, sans changer même ses pauvres vêtemens, traversera les palais, s'asseyera sur des coussins dorés; verra des yeux se fixer sur lui avec crainte; entendra des voix se troubler en lui parlant. Cet homme, dans son coffre chéri, aura la destinée des fa-

milles, celle des empires, peut-être !... et je ne serai plus alors le misérable juif!...

La nuit se passa à méditer la ruine de la mère de son nouveau débiteur.

VI.

Le jour naissait à peine; la vieille avare s'était levée avant le jour; Isaac Samuël devait venir.

Telle, la femme attentive pour distinguer les pas de celui qu'elle aime, respirant à peine,

dans la crainte de rompre le silence par un autre bruit que l'approche de son amant, agitée par cette émotion que l'amour rend divine; telle la vieille avare écoutait!...

L'idée d'ajouter à son trésor une obole de plus, faisait palpiter son cœur, comme le cœur de la jeune femme qui n'espère ajouter à sa vie qu'un instant d'amour ou d'illusion. Aussi bien que l'amour voile la faute qu'il fait commettre, la passion de l'or dérobe ce qu'elle a d'avilissant: l'un perd sa victime en exaltant son ame, l'autre en desséchant son cœur.

Un coup de sonnette fait tressaillir Gertrude, et de cette exclamation qui sort d'un cœur plein d'amour, elle salue le tintement magique, de ce mot, si simple et qui dit tant: c'est lui!... palpitante de joie elle va ouvrir...

— Pardon, dit le juif, avec ce ton doucereux naturel à cette espèce dégradée, si je vous ai fait lever de bon matin.

— Ah! monsieur Isaac, il y a une heure que je

vous attends; votre visite est pour moi un si grand bonheur!

— Cette fois on peut s'en réjouir, en effet, madame, j'ai un coup de fortune merveilleux pour lequel vous m'êtes indispensable.

Un jeune homme riche, et seul héritier, se livre à nous : des idées d'ambition l'aveuglent. Poussé par l'appât du gain, il compromettra son honneur. C'est nous, qui nous chargerons de le sauver, et nous le lui ferons payer cher!... N'est-ce pas, madame Gertrude, que nous le lui ferons payer bien cher?... Je compte sur vous, corps et âme... Vous connaissez ma prudence, mon savoir; vous savez que je ne puis me tromper; mes intérêts et les vôtres sont unis à jamais, et dans cette affaire plus que dans toute autre, ils sont indissolubles. Oh! la belle entreprise!...

La vieille ne parlait pas; son émotion glaçait sa langue...

La joie qui vient du crime n'a pas de chaleur : la vieille tremblait tout entière.

— C'est donc bien beau! s'écria-t-elle.

enfin. Oh! que je vous remercie, monsieur Isaac!

— Il n'y a pas de quoi, répond le juif, malicieusement; vous en auriez fait autant pour moi.

— Bien certainement, dit la vieille, en adoucissant son organe inharmonieux.

— D'abord, lui dit le juif, voici la condition du traité entre nous : le jeune homme, par des raisons que je ne vous expliquerai pas, *veut* que sa signature ne soit connue que de moi; mais je puis vous garantir sur ma parole que sa famille est riche

Il fit à la vieille la lecture du billet bien cimenté qu'il avait écrit lui-même, et sur lequel la pauvre victime n'avait fait que tracer le mot fatal *accepté pour...*

— Pour combien, dit la vieille?

— Quarante mille francs, répond le juif.

— Pour combien à donner?

— Vingt mille francs.

— A rendre?

— Dans trois mois.

— A rendre quarante mille francs?

— Oui.

— Il ne rendra pas.

— Non.

— Alors!

— Les six mois arriveront!

— Puis l'année s'écoulera!

— Puis les autres six mois.

— Les autres années!

— Enfin!

— Enfin nous serons maîtres de la fortune!

— Du jeune homme? dit la vieille.

— Ou de sa mère, répond le juif!

La vieille ouvrit de grands yeux:

— Il y a des garanties? dit-elle encore.

— De certaines, répond le juif. Signez-vous notre traité, ma douce amie?

— Voyons, mon protecteur, à quoi m'engagez-vous?

Il échangea des regards d'intelligence avec la

vieille. Tous deux semblaient deux squelettes envoyés sur la terre pour s'engraisser des dépouilles humaines. Enfin Isaac lit ces mots :

» *Moi,* Anne-Gertrude Durand, je m'engage à trouver bon tout ce que fera le sieur Isaac Samuël, dans ses négociations avec... — Vous savez que moi seul dois connaître le nom.....

— Méchant, dit la vieille; passons.

— Je ratifie tout ce que ce dernier aura écrit et signé, et me porte *garantie solidaire de la négociation, à la condition de partager tous les bénéfices.* »

Ce dernier mot était la dorure du vase; la vieille avala le breuvage, et signa. Isaac posa l'engagement de son ennemie sur son cœur, comme pour y réchauffer encore ses sentimens de haine par un moyen de vengeance.

VII.

Cinq cents francs! dans une bourse de jeune homme où jamais un écu n'a trouvé le moyen de n'être pas à l'aise, c'est une fortune dont on ne croit jamais trouver la fin, surtout quand son propriétaire n'a pour sujet de dépense que les plaisirs du quartier Latin.

Quel bonheur! se disait Édouard, voilà donc de l'argent! Demain je vais travailler avec courage; j'ai là de quoi faire mon tableau.

Et pour la première fois de sa vie, il regardait avec plaisir les écus renversés dans le seul tiroir de sa commode qui fermât, où étaient pêle mèle quelques lettres d'amour, quelques mèches de cheveux, et deux ou trois portraits. Au lever du jour, il prépare sa palette, commence son esquisse, l'efface, la recommence, se désespère, s'encourage. Plusieurs jours se passent à refaire et à effacer. Il lui faut des conseils, où les trouver? Les grands artistes ne le repousseront-ils pas? Il n'est pas connu : ses camarades sont absents ou trop occupés eux-mêmes pour s'intéresser à lui. Que faire? Il se rappelle la voisine de sa mère; elle a du goût, de l'esprit, il n'en faut pas plus pour encourager un artiste.

— Elle s'y connaît, se disait-il, en se rappelant les éloges qu'elle lui avait adressés. Toute modestie qu'on ait, on désire croire aux lumières de ceux qui nous louent.

Il va donc, muni de son essai, chercher des encouragemens chez une femme de soixante ans!

A la porte de la maison étaient plusieurs voitures arrêtées; une dame, vêtue avec la plus grande élégance, couverte de rouge et de blanc, descendait les degrés du vestibule donnant la main à un jeune homme, aussi beau qu'elle paraissait extraordinaire. Plusieurs personnes suivaient : on distinguait dans le groupe une jeune fille, d'une simplicité presque trop grande; la dame tenait un gros bouquet de roses, la jeune fille un livre de dévotion. Deux laquais portaient, l'un un cachemire, l'autre une bourse qui renfermait de l'or; la dame et le jeune homme montèrent dans un élégant coupé; les autres personnes dans les voitures de suite. Édouard avait été forcé de s'arrêter pour laisser passer l'escorte : une autre scène attirait ses regards.

Au fond du rez-de-chaussée, une vieille femme s'avançait au travers des barreaux d'une fenêtre grillée; elle était coiffée d'une sale cornette, d'où s'échappaient plusieurs mèches de cheveux gris, en désordre; un chien, debout

à ses côtés, avait les pattes posées près des mains de la vieille, ils paraissaient tous deux de la même taille. Sur ses épaules, on voyait un gros chat blanc, tourné comme un demi-*boa*, et sur sa tête, un petit serein. La bonne femme resta avec son attirail durant la cérémonie, et au départ des chevaux on l'entendit jeter à l'un des personnages le titre de : *vieille folle*. Vieille folle, se dit Édouard, mais il me semble que la pauvre femme n'a pas toute sa raison. Oh! la drôle de caricature... j'en ferai une étude. Il monte au premier étage ; tout avait un air de fête : au second, il tressaillit en voyant la porte verrouillée de sa mère ; enfin il se fit annoncer chez madame de B. — Elle le reçut avec une grace charmante. Une vieille femme aimable, peut encore n'être pas dépourvue de ce charme qui vieillit peu. La grace est plus que la fraîcheur, plus que la beauté. C'est quelque chose qui s'exhale de l'ame.

Madame de B. était dans un petit salon orné de livres et de tableaux. Les portraits de sa fille, de ses petits-enfans, de tout ce qu'elle aimait et de ce qu'elle avait aimé, étaient là comme

pour lui rappeler sa vie passée, et lui montrer son avenir.

Monsieur Édouard, dit-elle, à quelle heureuse circonstance dois-je le plaisir de vous voir? Vous venez sans doute montrer à votre mère une production nouvelle ?

— Non, madame, ma mère et moi ne nous voyons plus.

— Que dites-vous là, monsieur! un fils rompre avec sa mère!... mais c'est une pensée que vous n'avez pas eue, c'est impossible!.. et quels que soient vos motifs, il faut les oublier.

—Oh! madame, que ne puis-je avoir des torts, et acheter le pardon de ma mère par mon repentir... que ne puis-je, séparé d'elle, croire qu'elle désire me revoir! mais cette rupture, qui soulève votre juste indignation, ne signifie presque rien de ma mère à moi; toujours sans tendresse, ma mère ne m'offre jamais qu'un cœur glacé.

— Voilà des idées fausses, j'en suis sûre; mais que portez-vous donc là ?

Édouard plaça l'esquisse de son tableau devant madame de B.

L'artiste y avait représenté l'intérieur d'une chambre mal meublée ; un vieillard, devant une table chargée d'or, regardait froidement un jeune homme à ses pieds, pâle et désespéré ; ce jeune homme demandait un secours au vieillard, au nom de son honneur et de sa vie. Le malheureux venait de compromettre l'un et l'autre dans une maison de jeu.

— La tête du vieillard est admirable d'insensibilité, dit madame de B. Où avez-vous eu un tel modèle?

— C'est un juif qui a posé, dit Edouard.

— Vous voulez peindre l'avarice, je le vois.

— Oui, répond le jeune homme, ce vice horrible qui fait tant de mal aux familles !

— Oui ! et vous en montrez-là un danger : car, si le père de ce malheureux lui eût donné le nécessaire, il n'aurait pas joué peut-être !

— Sans doute, reprit Edouard tristement. Malheureux père!

— Pauvre jeune homme! dit madame de B.

Elle était émue devant cette toile, où les deux vices les plus ignobles étaient représentés.

Edouard attendait.

—Cette ébauche a de l'inspiration, dit-elle; prenez garde de vous refroidir en copiant.

— Oh! non, madame, répond Edouard, ce sujet est gravé dans ma tête et dans mon cœur avec des traits bien profonds! l'horrible avarice prendra sous mes pinceaux, je l'espère, les couleurs qui lui conviennent, et je suis trop pénétré du désespoir du fils de l'avare pour craindre d'oublier l'expression de ses traits. Vous approuvez donc ma composition?

— Oui, elle est morale; soignez cette production, elle peut vous faire honneur : surtout, sacrifiez à l'effet des passions.

— Merci, merci, dit Edouard, c'était à vous, madame, à vous, que j'apportais mon essai à juger; ce tableau est destiné au concours : si je réussis je vous devrai ma fortune, puisque votre bonté m'aura encouragé.

Les yeux d'Edouard étaient remplis de lar-

mes; son maintien, sa physionomie, sa reconnaissance, son bonheur, son délire, tout en lui révélait l'artiste, tout était exalté! madame de B. souriait.

Quand les années ont affaibli les sensations, on aime à retrouver dans le cœur d'un autre la chaleur qu'on a perdue; c'est comme un souvenir de la vie qui viendrait nous réveiller dans la tombe.

— Oui, vous réussirez, lui dit-elle, vous aurez du talent; c'est écrit sur cette toile, et plus encore dans vos yeux : mais songez à vous réconcilier avec votre mère; ne vous portez pas malheur; soyez bon fils : le cœur d'un artiste ne doit renfermer que de l'amour.

Edouard la quitta. En passant devant la porte de sa mère, il se sentit le besoin d'entrer chez elle, mais il craignit de laisser refroidir ses heureuses inspirations.

Il retourna chez lui, et sur sa palette retrouva ses espérances de bonheur.

A peine avait-il commencé, qu'on frappe à la porte : d'abord il n'entend pas, mais celui qui voulait entrer fait un tel bruit, qu'Edouard fut obligé de quitter ses pinceaux.

C'était Gustave :

— Que veut-il encore? Dépêchez-vous, dit Édouard impatienté, je suis très occupé.

— Ce sera l'affaire d'un instant, répond l'autre, signez-moi cela.

— Encore! voilà le troisième billet, quand cela finira-t-il?

— Dans peu notre fortune est faite, le juif trouve notre spéculation admirable!

— Le juif! dit Edouard; à propos du juif, mon ami, il faut que vous me rendiez un service, il faut m'amener cet homme, j'en ai besoin.

— Je vous l'amènerai, qu'en voulez-vous faire?

— Ma fortune.

— De cette vieille face?

— Ne plaisantez pas; le juif a une tête admirable!

— Divine ! si vous voulez.

— Il me le faut ici, dans deux jours.

— Vous l'aurez, adieu.

Je l'aurai, dit Édouard ! là, je pourrai m'inspirer de cette figure, où l'amour de l'or a passé partout : ces rides qu'il a creusées, ce teint qu'il a cuivré, ces regards qu'il a faits caves et louches, cette expression rendue vile et atroce ; par sa flamme impure je vais avoir tout cela sous les yeux. Là, sa longue main sur cette table, couvrant des masses d'or ; puis son manteau rapé ; là, le bureau fatal que l'on n'approche que pour signer sa ruine ou sa honte ; la fenêtre ici : que le jour frappe bien sur la tête du jeune homme, au désespoir. Qui m'inspirera pour ce portrait du malheur uni au crime ?

Une glace était devant lui ; il peignait toujours ; fixant ses yeux enflammés sur la glace et sur la toile. La tête venait sublime !...

VIII.

La lune de miel!... ingénieuse pensée qui promet d'adoucir par ce qu'il y a de plus doux et de plus pur, l'action la plus grave et la plus sérieuse de la vie, qui dit à tous : Mariez-vous, vous aurez une lune pour vous seuls, incon-

nue aux célibataires, un instant d'une ineffable douceur ; enfin, c'est du miel que vous goûterez. Du miel ! produit du suc des fleurs, bienfaisante nourriture des abeilles, ouvrage de leur chaste industrie, auquel les hommes n'ont point de part, comme pour dire encore que dans ces instans appelés la *lune de miel*, les deux époux seront comme séparés d'un monde trompeur dont les yeux ne profaneront pas les jouissances ; ces instans précieux promis au mariage, font que presque tout le monde se marie. La lune de miel éclaire-t-elle toutes les unions ?... C'est un secret, c'est un voile jeté sur les familles qu'il ne nous est pas permis de lever.

Dans la maison des vieilles, un mariage s'était conclu. Une femme, qu'à peine cinq années séparaient de ses douze lustres, s'était cru jeune encore, parce qu'un homme jeune lui avait dit qu'elle n'avait pas d'âge. Elle ne se croyait pas laide, parce que cet homme lui avait assuré qu'elle ressemblait à sa petite-fille, belle comme les anges.

Cette femme s'était mariée, et croyait à la

douce lune pour elle, avec celui qui lui avait fait croire qu'elle était jeune et jolie.

Un mensonge qui trompe porte malheur à l'imposteur autant qu'à la dupe. Aussi un nuage bien épais se plaça-t-il sur l'astre mystérieux; il y demeura si long-temps, que la lune de miel ne parut pas pour ces nouveaux époux.

Cependant, madame Delmare avait pu croire à la passion de son jeune mari; avant qu'il fût son *mari*, il lui avait dit tant de choses pour la persuader! Et puis, le souvenir d'une certaine *Ninon* est toujours là, pour donner des illusions aux vieilles coquettes. On peut, dit l'historien de cette beauté célèbre, être belle, folle et aimée à soixante ans; mais aux femmes qui acceptent la folie, la nature et les hommes refusent le reste.

Alphonse n'était pas plus généreux que la nature et les hommes, à l'égard de sa femme. Il n'avait eu qu'un désir en formant cette union grotesque, celui de payer des dettes, de recommencer à en faire, de s'amuser, de jouir de la

vie en exploitant tous les vices, tuer sa femme de chagrin, s'il était possible, et d'hériter ; car en se mariant, madame Delmare avait donné après elle tout son bien à Alphonse.

Au bout de trois jours de mariage, Alphonse commença par alléger sa chaîne, en s'établissant dans un joli appartement très loin de sa femme, ce qui n'effraya pas peu celle-ci ; elle voulut réclamer, il se moqua d'elle, et la laissa pleurer... La pauvre vieille pleura.

Chef de la communauté, Alphonse se mit à la tête des affaires ; en peu de temps elles furent si bien dérangées, bouleversées, que madame Delmare n'y comprenant plus rien, fut obligée de laisser faire.

Il vendit, plaça, déplaça, et pour avoir la signature indispensable de madame Delmare, Alphonse n'avait qu'à dire le mot : je t'aime, ma Fanny! Fanny signait tout sans résistance.

Après un temps assez court, où ce mot je t'*aime* avait été prononcé très souvent, Alphonse n'eut plus rien à demander, alors il ne trouva

plus rien de tendre à prononcer, et sa femme devint revêche et méfiante. Les titres de vieille folle, ceux d'infâme et de misérable, avaient remplacé les doux noms de Fanny et d'Alphonse. La colère, la fureur qu'aiguisaient de sanglans reproches, faisaient de ces scènes d'intérieur le tableau le plus hideux : la vieillesse se dégradant par la jeunesse qui s'avilit.

Ces conversations conjugales avaient lieu le plus souvent la nuit ; c'était au retour d'Alphonse de certains lieux où sans doute il n'avait pas pris le goût des sermons, que sa femme l'attendait pour lui débiter les siens. Le bruit qu'ils faisaient à ces conférences nocturnes réveillait souvent la pauvre vieille du rez-de-chaussée et son chien avec elle. Le chien moins silencieux que sa douce maîtresse, se mettait à hurler en gémissant ; les oiseaux à ce signal croyant le jour venu jasaient entr'eux, et le chat, contrarié dans son sommeil, miaulait amoureusement. Le sabat ne finissait que lorsque les époux s'étaient séparés, l'un pour se préparer à de nouveaux plaisirs, l'autre pour se livrer au désespoir.

Quel spectacle plus affreux que celui de deux êtres unis pour la vie, qui voudraient à chaque instant briser leurs liens, que des lois retiennent l'un à l'autre et que les sentimens séparent; qui maudissent leurs chaînes, comme des condamnés, et cachent par vanité leur malheur au monde, comme ceux-ci cachent leur honte.

Oh! oui, c'est un horrible spectacle, fait pour prendre en horreur le mariage, et qui cependant ne prouve rien contre l'union sacrée de deux êtres qui s'aiment et se respectent; qui mutuellement, aux yeux du monde, sous la protection des lois et de Dieu, prennent le saint engagement de se rendre heureux; de faire de leur raison, de leur esprit, de leur cœur, une seule et même existence doublée et fortifiée: non, cette monstrueuse alliance d'une femme à cheveux blancs et d'un homme jeune et beau, où l'une fait un pas vers la démence, et l'autre une action honteuse, ne prouve rien, je le redis encore, contre la loi céleste qui fait de l'homme honorable un soutien pour la femme vertueuse; qui permet aux femmes de satisfaire

sans crime le besoin d'aimer en faisant pour elles de l'amour un devoir.

Le malheur de madame Delmare était au comble ; et l'avenir ne pouvait y apporter nul soulagement.

Pour Alphonse la mort devait se charger de son bonheur.

Oh ! qu'il est à plaindre, celui qui met entre les mains de ce spectre hideux, son avenir et sa fortune ! le bonheur qui vient de la mort, est flétri et décoloré comme elle.

Pourtant c'était pour ce bonheur futur qu'Alphonse avait consenti à manquer à l'honneur, à tromper une faible femme. C'est ici plus qu'un tort, c'est une lâcheté.

Le malheur de madame Delmare frappait les yeux de tous. Elle inspirait la pitié, son mari le mépris.

Alphonse s'en aperçut : alors n'ayant plus rien à ménager il se perdit entièrement : ses

prodigalités n'eurent plus de frein. Toute la fortune de madame Delmare fut compromise.

La pauvre vieille ignorait tout. Ses chagrins de cœur l'absorbaient : Elle crut un moment calmer ses souffrances en devenant ce qu'elle n'avait jamais été, mère. Ce titre de *grand'mère* avait toujours restreint son affection pour l'unique enfant que sa fille en mourant lui avait confié. Mais depuis qu'elle avait cru être aimée, elle sentait le besoin de l'être. Eh! qui pouvait l'aimer? Sa fortune l'avait sauvée de l'isolement, mais elle eût cherché et vainement dans le monde un cœur qui lui fût dévoué.

Les chagrins que lui causait Alphonse, avaient détruit bien des illusions!

Elle se décida à appeler sa petite-fille près d'elle; Louise devait quitter son pensionnat pour venir se fixer près de sa grand'mère.

L'amitié inattendue de madame Delmare charma sa petite-fille, et plus encore l'idée de quitter la pension.

Elle lui écrivit avec la franchise d'une âme candide de seize ans. Seulement, la maîtresse fit substituer dans sa lettre le titre de mère à celui de grand'mère.

Cela conviendra davantage à madame Delmare, dit-elle, ainsi vous remplacez sa fille à ses yeux.

— La remplacer, dit l'enfant avec tristesse, mais on dit que bonne-maman n'a jamais aimé ma mère. Cependant elle obéit.

Madame Delmare fit compliment à Louise de son style, et ne la nomma plus que sa fille.

Louise arriva le lendemain des prix de la pension, apporta à madame Delmare quatre couronnes acquises par ses jeunes talens. Madame Delmare les suspendit au-dessus de sa toilette, qui était toujours son autel favori, car depuis quelques jours, elle était redevenue un peu coquette; mais seulement pour ne pas paraître la grand'mère de sa petite-fille.

Alphonse avait ignoré le projet de madame Delmare, et son étonnement fut bien grand,

lorsqu'un jour, au lieu de se trouver tête-à-tête avec sa vieille épouse, il vit près d'elle, une grande et belle personne, qu'il eut peine à reconnaître.

Louise avait seize ans, sa taille s'élançait souple et gracieuse; des cheveux blonds ondu-leusement bouclés, tombaient sur ses joues roses et blanches; un sourire enchanteur et des yeux bléu-céleste, achevaient de rendre parfaite la beauté de cette jeune personne.

—C'est mademoiselle Louise, je crois, dit Alphonse d'un air léger, voulant déguiser l'impression qu'il avait reçue.

— Oui, dit madame Delmare, c'est ma fille.

— Votre petite-fille? dit Alphonse, chère dame.

— Ma fille ou ma petite-fille, reprend madame Delmare, piquée, elle ne m'en est pas moins chère!

— Comment, dit Alphonse, les grand'mères gâtent toujours leurs petits-enfans; elles redeviennent enfans avec eux. Eh! combien de temps nous reste ici mademoiselle Louise?

— Toujours, reprend madame Delmare.

—Toujours, dit Alphonse, c'est bien long!...

— Je serais désolée que cela ne vous convînt pas, monsieur, mais j'ai besoin d'un être qui m'aime, dit-elle, en lançant sur son mari des regards où se peignait le reproche; et Louise m'aimera, j'en suis sure.

— Oh! oui, ma mère, dit la petite en venant embrasser madame Delmare, pleurant sur ses joues et les essuyant avec son mouchoir, sans attention pour le dégat qu'elle faisait.

Alphonse regardait cette scène, et tout bas se disait: Qu'elle est séduisante cette petite?

Louise avait ranimé la vie de sa mère. Madame Delmare reprit une loge aux Italiens, une aux Français; elle s'y montrait avec Louise, toutes deux parées, l'une selon son âge, l'autre sans y songer. La présence de Louise attirait près de madame Delmare une foule de jeunes gens qui étaient très polis avec la mère, pour pouvoir être galans avec sa fille.

Alphonse y venait quelquefois; il ne fuyait plus autant la société de sa femme

Par reconnaissance du bonheur qu'elle lui donnait, madame Delmare accablait l'enfant de soins et de caresses, mais l'éducation était négligée en proportion des plaisirs multipliés. C'était au spectacle, au bal, à la promenade, que Louise terminait ses études. Ce genre de vie l'arrangeait fort; il est plus amusant de danser que de travailler, et des adorateurs sont bien plus aimables que des hommes graves qui viennent pour instruire quelquefois en grondant. Les beaux yeux de Louise la rendaient une femme accomplie.

Un homme avait remarqué ces beaux yeux plus vivement que tous. Cet homme commettait un crime, et cependant il ne voulut pas combattre sa passion; il chercha au contraire les moyens de la satisfaire.

Il fallait pour arriver à son but tromper une femme, l'aveugler, l'éloigner de toute crainte, afin de l'amener elle-même à servir ses projets. Ce plan arrêté, il feint de détester Louise, il la gronde sans cesse, il s'oppose à ses plaisirs, à ses plus simples distractions; enfin il devient son tyran.

Cependant lorsqu'il la trouve seule, il arrête des regards languissans et tendres sur elle; puis tout à coup il la gronde sans sujet.

La pauvre petite tremble devant lui et se dit avec chagrin : Le mari de bonne-maman me déteste.

Elle confiait sa pensée à sa grand'mère qui la consolait en lui répondant :

— Mon enfant, c'est qu'il voit que je t'aime!

— Et il en est jaloux, peut-être? mon Dieu! moi je ne serais pas jalouse de lui; s'il voulait il serait un frère pour moi!

— Un frère! disait tout bas la pauvre vieille!.. j'ai donc épousé mon fils!

Les querelles recommencèrent entre Alphonse et sa femme; seulement c'était Louise qui les faisait naître. Un jour il déclara à madame Delmare qu'il ne pouvait souffrir sa fille, et qu'il fallait s'en séparer.

Toutes les passions s'exaltent par les difficultés, il suffit d'être contrarié dans un amour pour le porter au délire. Il suffit d'une injus-

tice sur un enfant pour nous le rendre mille fois plus cher.

Madame Delmare soutint avec l'ardeur maternelle les droits de sa fille.

— Eh! depuis quand êtes-vous si bonne mère, dit Alphonse, ironiquement. Tout le monde sait vos duretés pour la mère de cette fille, que vous faites semblant de chérir aujourd'hui. Tout le monde sait que sa mère, belle, charmante, est morte de douleur parce que vous l'avez sacrifiée pour l'éloigner de vous, afin qu'elle ne vous ravît pas une part de ces hommages que vous mettiez au-dessus de tout, même du sentiment maternel; que vous l'avez laissée mourir sans la voir, et que son enfant a été jusqu'aujourd'hui délaissé comme l'avait été sa malheureuse mère.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez, vous m'assassinez.

— Non, non, dit-il; votre fille est morte des douleurs que vous lui avez causées; celle-ci sera malheureuse par moi, et son malheur, votre ouvrage, retombera sur vous; car si vous ne m'aviez pas appelé follement à la place

que cet enfant devait occuper, si vous ne m'aviez pas donné la fortune qui lui appartenait, il n'y aurait pas ici un maître qui peut la ruiner et la chasser; c'est donc vous qui avez fait tout le mal; je ne suis que l'instrument dont vous vous êtes servi.

— Pouvais-je croire, grand Dieu! que vous étiez un monstre!

— Et que pouvais-je être en vous épousant?

— Mon ami.

— On n'est pas l'ami d'une folle.

— Mon fils.

— Vous étiez une marâtre à mes yeux. Que cette petite parte, je le veux.

— Et je ne le veux pas, moi! dit madame Delmare en se levant furieuse.

— Eh! bien, soit: mais attendez-vous à tout.

Il part content d'avoir réussi : La voilà fixée à jamais près de moi, dit-il. Oh! ruse, tu m'as bien servi!..

Dans la joie que lui causait ce dernier suc-

cès, Alphonse ne négligea pas de se faire craindre de l'enfant, et surtout d'exercer sur elle, dès que l'occasion se présentait favorable, le magnétisme de ce regard que les hommes passionnés savent si bien attacher sur leur victime, comme pour enfoncer dans leur ame des traits empoisonnés. Alors la pauvre enfant se sentait émue, et ce trouble qu'elle ne comprenait pas lui faisait espérer moins de haine dans le cœur de son beau-père, parce qu'elle sentait dans le sien moins de crainte pour lui. Alors elle s'efforçait de se rendre plus aimable : S'il pouvait me détester moins, se disait-elle, je serais bien heureuse!..

IX.

— Isaac est un demi-dieu pour moi, disait la vieille Gertrude, en contemplant la recette future que lui rapporterait cette brillante négociation où un jeune homme devait trouver sa ruine. Et pendant son calcul, Isaac disait :

Bientôt mon ennemie ruinée!.. Tous deux ainsi trouvaient une joie atroce dans leur infâme marché.

Gustave, séduit par de fausses illusions, plongeait son ami dans un abîme où ils devaient tous deux trouver la mort ou le déshonneur. Les négociations de Gustave n'étaient que des coups de dez, soit à la bourse, soit ailleurs; il perdit les sommes que son ami avait confiées à ses soins, et pour réparer son malheur il voulut tenter un dernier coup. Il retourne chez le juif. Le juif exige encore la signature d'Edouard; Edouard cette fois refuse de signer, et demande à Gustave compte de tout. Gustave lui promet de le satisfaire, et part désespéré : deux jours après on apprit qu'un jeune homme en sortant du jeu s'était brûlé la cervelle; ce jeune homme était le malheureux Gustave.

Edouard court chez Isaac; celui-ci le tranquillise, lui promet de ne pas le tourmenter.

— Mais je ne pourrai jamais vous rendre ce que je vous dois, lui dit Edouard, au désespoir; songez, monsieur, que je n'ai pas une obole; je

ne suis qu'un artiste ; chez moi il n'y a pas pour dix louis de meubles. Que vais-je devenir?

—Vous ne paierez pas à ce moment, répond Isaac avec calme. Dans un an, dans deux ans... Je ne suis pas pressé.

— Mais, monsieur, je ne possède rien, répétait toujours le pauvre Edouard.

—Je le sais, reprend le petit vieux, mais vous avez un beau talent!.. comme vous avez saisi mes traits sur ce tableau, qui a été reçu avec acclamation !

— Je ne croyais pas cependant être connu par messieurs de l'Académie; jamais un seul ne m'a fait l'honneur de venir chez moi.

— Cependant ma tête a été trouvée très belle. Savez-vous, M. Edouard, que c'est agréable, d'avoir eu son portrait à l'exposition.

— Oui, M. Isaac, c'est à vous que je dois mon succès!.. Mais ce tableau ne me rapportera pas la dixième partie de ce que je vous dois... A moins, dit-il en s'amusant, que je remporte un jour le grand prix; qu'élevé, couronné, je parte pour l'Italie, et qu'au bout de cinq ans,

je revienne avec le plus beau talent de l'époque. Oh! alors, mon brave Isaac, je vous payerai tout ce que je vous dois, avec les intérêts, et les intérêts des intérêts, je gagnerai des trésors, alors! des trésors dont je n'aurai que faire, car voyez-vous, Isaac, ma palette est tout pour moi : oui, je vous donnerai tout mon argent, en me rappelant que je vous dois ma gloire. Oh! le brave Isaac! disait-il avec enthousiasme.

— C'est à moi qu'il devra sa fortune! pauvre dupe... je saurai bien le faire payer avant son retour d'Italie.

Quelques mois s'écoulèrent, le tableau d'Edouard fixa l'attention d'*un homme riche* et protecteur des arts. Il acheta le travail du jeune artiste, non ce qu'il valait, mais ce qu'il appréciait son talent devoir être un jour, et lui donna ainsi les moyens d'aller étudier les grands maîtres sous le beau ciel de l'Italie.

On pense bien qu'avant d'entreprendre ce long voyage, le jeune artiste alla prendre congé de sa vieille amie; il aimait à rapporter ses succès aux conseils encourageans de cette ex-

cellente dame, et il le lui disait souvent. Dans la vieillesse il est si rare qu'une femme soit utile, que madame de B. accueillait avec complaisance l'idée qu'Edouard lui devait quelque chose. Elle l'embrassa tendrement et lui donna ses derniers conseils ;

— Allez, lui dit-elle, allez, mon enfant, nourrir votre esprit des grandes productions de l'antiquité ; passez à observer, à travailler, le temps que d'autres emploient aux plaisirs ; les salons sont les mêmes dans tous les pays ; très peu de modifications les distinguent. C'est chez le peuple que vous profiterez pour votre art. Là les hommes ne dégénèrent pas comme dans le monde civilisé ; le passage des siècles y laisse peu de traces. Vous trouverez encore de *vrais Romains* dans quelques campagnes de Rome. Etudiez les mœurs et les traits de ces hommes antiques ; faites des études approfondies, et revenez enrichir votre patrie du talent que vous aurez acquis sur la terre sacrée.

Après lui avoir donné quelques bagatelles pour qu'il se souvînt d'elle, elle l'embrassa en-

core avec des larmes dans le cœur, et lui donna tout bas sa bénédiction.

Edouard avait trouvé dans cet adieu, la tendresse que sa mère lui avait refusée, car il avait revu sa mère, et sa mère ne lui avait exprimé que son mécontentement de le voir sacrifier de l'or pour aller dans un pays étudier des tableaux, quand il y en avait tant au Musée!..

Le lendemain, la malle-poste transportait Edouard, muni de son bagage d'artiste et de sa petite fortune; guidé par l'espérance, il croyait atteindre bientôt la gloire et le bonheur.

X.

— Oui, ma Louise, disait madame Delmare à sa petite-fille, oui, ma fille, je veux donner une fête pour le jour de ta naissance, et tu peux inviter tes amies de pension.

— Mais, maman, disait la petite, monsieur Alphonse se fâchera.

— Que m'importe ! répondait madame Delmare, avec emportement.

— Ah maman, ne le fâchons pas, pour votre repos, je vois quand il gronde que vous souffrez, et cela me fait tant de peine !

Alphonse entra dans ce moment.

— Nous allons lui demander permission, dit madame Delmare séchement.

— Accordé, dit Alphonse, qui venait de faire mousser du champagne avec ses amis; accordé, répéta-t-il gaîment en pirouettant, et saisissant la petite comme pour la faire walser.

—Quel bonheur! dit Louise ravie.

Sur ce mot, Alphonse s'approcha d'elle plus vivement : l'enfant tressaillit ! madame Delmare ne s'aperçut de rien.

— De quoi s'agit-il ? reprit Alphonse en regardant Louise avec tendresse ?

Louise avait les yeux baissés; elle n'osait les lever.

— Eh bien, dit madame Delmare, pourquoi donc avoir peur ainsi, mon enfant?

— Je n'ai pas peur, reprend Louise, toute émue; mais je ne sais pas... je ne me rappelle plus...

— Voyez, monsieur, dit madame Delmare, vous faites perdre la mémoire à cet enfant, vous l'effrayez! pauvre petite!

— Allons, dit Alphonse, je ne veux pas vous inspirer de crainte aujourd'hui.

Il lui prit la main, la serra; fixa ses yeux animés sur les yeux baissés de la jeune fille. Elle les leva, rencontra le regard d'Alphonse, et toute tremblante elle n'osait prononcer un mot.

— Que voulez-vous? dit Alphonse, avec un accent que jamais Louise ne lui avait entendu.

— Un bal, répond Louise ingénuement.

— Un bal! reprend Alphonse, avec dédain.

Alors madame Delmare défendit le bal de sa

petite-fille dans des termes qui prouvaient sa volonté de le donner, et jetait dans son discours des mots de reproches que son époux aurait entendus si un autre soin ne l'eût occupé.

Louise, absorbée dans de vagues pensées, portait peu d'attention à ce que disait sa mère. Madame Delmare se tut et bientôt s'assoupit.

Alphonse alors s'approcha davantage de Louise, lui prit l'ouvrage qu'elle tenait, puis sa main dans la sienne, il lui dit bien bas et bien près d'elle :

— Vous voulez donc un bal ?

— Oui, répond la petite, un bal pour le jour de ma naissance. J'aurai dix-sept ans dans huit jours.

— *Dix-sept ans*, pensa Alphonse. Et son cœur brûlait.

— Bonne-maman m'a permis d'inviter mes petites amies ; il n'y aura que de jeunes filles ; un bal de demoiselles, comme à la pension ! Ce sera si amusant !

— Vous le désirez donc beaucoup?

— Oh! oui, mais vous gronderez?

— Eh! bien, non.

— Il serait possible!...

— Oui, m'aimerez-vous un peu?

Louise devint rouge. Il approcha la main de Louise de ses lèvres; il la regardait avec des yeux passionnés. Louise tremblait.

— Dites, dites, Louise, que vous m'aimerez un peu!

La petite ne répondait pas. Il s'approcha davantage :

— Louise, répondez-moi, je vous en prie. Un mot de votre jolie bouche! voyons, levez vos beaux yeux sur moi, Louise! Ma Louise! ne tremble pas. Ma fille!... mon ange!... Je ne gronderai plus! Je ne veux pas t'effrayer, Louise!

Il s'approchait en prononçant ces mots, enfin les lèvres d'Alphonse touchèrent les lèvres de Louise!.... Un mouvement que fit madame

Delmare les effraya tous deux; Alphonse fit signe à la petite qu'elle devait cacher son émotion.

— Allons, dit madame Delmare en s'éveillant, avant votre arrivée, nous étions gaies; depuis que vous êtes là, on est triste. Voyez Louise, comme elle est pâle !... Va, va, ma petite, remets-toi, tu auras ton bal, je te le promets.

— Si je veux bien, dit Alphonse, en souriant à Louise.

— Si vous voulez, répond madame Delmare en colère? C'est à n'y pas tenir. Nous verrons si je serai la maîtresse.

— Calmez-vous, maman, dit la petite, M. Alphonse le voudra, j'en suis sure..... Ne vous fâchez pas, je vous en prie, cela vous empêcherait de dormir. Venez dans votre chambre, que je vous aide; donnez, donnez-moi votre bras, ma bonne mère !...

Elle la caressait en lui tenant ce langage, et reconduisit sa grand'mère jusqu'à son appartement, où elle reçut un baiser d'adieu. Louise

en repassant par le salon pour se rendre chez elle, retrouva Alphonse qui la retint.

— Vous allez dormir, lui dit-il, en s'approchant d'elle? Moi je ne dormirai pas.

— Bonsoir, Monsieur, dit Louise, en cherchant à le quitter....

— Ah! Louise, un bonsoir plus tendre!... pour le bal que je promets....

— Eh bien, quoi donc, dit-elle, bonsoir, M. Alphonse.

— Pourquoi Monsieur? dites : bonsoir, Alphonse.

— Alphonse, dit la petite étonnée!...

— Oh! oui, oui, c'est cela; Alphonse, Alphonse, toujours quand nous serons seuls... Entendez-vous, Louise? Ma Louise!...

Il l'approcha de lui, et la pressa sur son cœur. Louise s'échappa de ses bras....

Une agitation inconnue brûlait son cœur.

Restée seule elle se rappelle ce que lui a dit

Alphonse, elle ne comprend pas bien le sens de ce mot : « *Quand nous serons seuls;* » mais l'accent d'Alphonse ajoutait à ce mot des pensées, du mystère qui avaient un charme inconnu pour elle.

Alphonse! — que ce nom pour la première fois lui semblait doux à prononcer! Elle se couche, mais le sommeil fuit sa paupière; elle pense toute la nuit à ces yeux fixés sur elle, à cet organe qui, pour la première fois, lui a dit : *ma Louise*, à ces caresses qu'elle craignait de recevoir; à l'homme qui l'a pressée sur son cœur, et au secret qu'il exige d'elle. — Mais d'où vient ce changement d'Alphonse! lui, si méchant! et tout-à-coup si bon, si doux, si tendre! est-ce pour elle seule qu'il sera doux et tendre? Elle sent qu'elle en serait heureuse.

Elle pensait à tout cela le lendemain, pendant que sa femme de chambre arrangeait ses beaux cheveux.

— Mademoiselle est bien silencieuse aujourd'hui, dit Catherine, qui aimait à causer, à quoi donc pense-t-elle!

— Je pense... répond Louise, je pense au bal que je vais donner.

— Mademoiselle donne un bal?

— Oui, dans huit jours; pour le jour de ma naissance, bonne-maman me l'a promis.

— Comme madame est bonne à présent!

— A présent, dit Louise, est-ce que bonne-maman a été méchante?

— Oh! non, pas précisément, reprend Catherine, un peu embarrassée, mais elle nous tourmentait quelquefois, surtout lorsque M. Alphonse lui faisait la cour.

— Ah! et pourquoi?

— Parce que madame voulait être jolie et jeune; épousant un homme, jeune et beau. Pauvre femme!.... nous disions bien qu'il l'abandonnerait tout de suite, qu'il la rendrait malheureuse!....

— Malheureuse! dit Louise, et pourquoi la rend-il malheureuse?

— Parce qu'il n'a pas d'amour pour elle.

— Catherine, qu'est-ce donc que l'amour?

— Oh! Mademoiselle le saura bien, je n'ai

pas besoin de le lui dire, c'est ce que M. Alphonse ne peut pas sentir pour votre grand'-mère, et que par exemple il pourrait sentir pour mademoiselle, parce que mademoiselle est jeune et jolie, qu'il serait alors tout naturel qu'elle plût à M. Alphonse et que M. Alphonse se fît aimer de mademoiselle, j'entends si M. Alphonse n'était pas le mari de madame Delmare, et s'il n'était pas un mauvais sujet.

— Que dites-vous là, Catherine?

—Pardon, mademoiselle, mais c'est malheureusement trop vrai. M. Alphonse dissipe la fortune de madame, et votre pauvre bonne-maman n'y voit rien. Tout cela finira mal, dit-elle, en arrangeant le dernier nœud de la coiffure de Louise, et en ajoutant : Mademoiselle est plus belle aujourd'hui que jamais ; il y a dans ses traits une mélancolie qui lui sied à ravir...

— Alphonse un mauvais sujet! Et bonne-maman malheureuse! se répétait Louise : Mais aussi c'est qu'Alphonse n'a pas d'amour pour elle!... Et Catherine dit qu'il pourrait en avoir pour moi!... Qu'est-ce donc que de l'amour?...

Plusieurs jours s'écoulèrent en visites, en préparatifs, en projets de plaisirs, de toilette.

— Ah! disait la petite avec ce joli sourire d'enfant qui donne de la gaieté au cœur le plus triste, que vous êtes bonne, maman!.... Que je vous aime! Et elle sautait sur les genoux de sa grand'mère, l'embrassant, arrangeant sa coiffure, replaçant les nœuds roses de son bonnet, lui disant mille fois qu'elle était jolie.

Les cajoleries de Louise mettaient madame Delmare dans le ravissement.

— Je suis jolie? disait-elle à Louise avec complaisance.

— Jolie comme un amour, répétait la petite.

— Hélas! je l'ai été, on me l'a dit aussi à moi que j'étais jolie, et il n'y a pas bien longtemps.

— Qui donc vous disait cela, bonne-maman?

— Qui? mademoiselle, M. Alphonse!...

— M. Alphonse... eh! il ne vous le dit plus?

— Hélas!

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il ne le trouve plus.

— La raison ?

— Ah! parce qu'il n'a plus d'amour pour moi.

— C'est ce que me disait Catherine.

— Comment, reprend avec humeur madame Delmare, Catherine dit cela ! l'impertinente!

— Ah! maman, ne la grondez pas.

— La folle !

— Elle m'avait tant recommandé de ne pas vous répéter ce qu'elle m'a dit.

— Et que vous a-t-elle dit, mademoiselle ?

— Je n'en sais rien, maman.

— Dites tout, ou je vais me fâcher : elle vous parlait de M. Alphonse ?

— Oui.

— Que disait-elle ?

— Qu'il n'avait plus d'amour pour vous.

— Et puis ?

— Et puis qu'il pourrait en avoir pour moi.

— Comment ?

— Mais qu'il était un mauvais sujet.

— Fort bien.

— Et qu'il vous ruinerait.

— Hélas!

— Que vous étiez malheureuse.

— Grand dieu!

— Qu'elle en était bien affligée.

— Pauvre femme, si je l'avais crue je ne me serais pas mariée!....

— Mais, maman, il est donc méchant monsieur Alphonse?

— Mais ne le vois-tu pas toi-même, ma pauvre Louise! comme il te déteste.

— Ça vous fait de la peine, qu'il ne m'aime pas, maman?

— Sans doute, ma fille, car je crois que cela te rend malheureuse.

— Et s'il m'aimait, vous en seriez contente?

— Oui, ce serait un sujet de querelle de moins.

— Eh bien, maman, je suis sure qu'il ne me déteste plus.

— Comment cela, dit madame Delmare avec inquiétude?

— C'est qu'il m'a permis de donner mon bal...

— Ah! ce n'est que cela?

— Puis il m'a demandé de l'aimer un peu pour cela.

— Ah!... dit madame Delmare plus inquiète.

— Puis, il m'a appelée, —Louise, ma Louise, et il ne veut plus que je lui dise *monsieur;* il veut que je l'appelle *Alphonse.*

— Vraiment! dit madame Delmare, d'une voix tremblante.

— Et puis, l'autre jour, maman, — pendant que vous dormiez.....

— Pendant que je dormais?.....

— Il m'a pris les mains, les a embrassées; il m'a serrée sur son cœur..... Je vous assure, bonne-maman, qu'il ne me déteste plus du tout.

— Oui... je le crois... dit madame Delmare, il ne vous déteste plus. C'est bien, mademoiselle, remontez dans votre chambre, j'ai besoin d'être seule..... je vous défends de

parler à M. Alphonse ailleurs qu'en ma présence, et de ne l'appeler jamais autrement que *monsieur*. Pour votre bal, il n'aura pas lieu. Remontez chez vous, mademoiselle. Allez..... laissez-moi.

— Ah! mon dieu! — qu'ai-je fait! dit la petite. Aussi c'est ma faute, il m'avait recommandé d'être discrète. Et moi qui croyais faire plaisir à bonne-maman, en lui disant tout cela. Plus de bal! plus de toilette! plus de plaisirs! Oh! que je suis malheureuse! Et Louise se met à pleurer.

Madame Delmare fait demander Catherine, afin d'avoir avec elle une longue conférence sur les précautions à prendre pour empêcher Alphonse de voir sa fille.

Pendant ce temps, la petite était restée seule.

Alphonse savait sa femme enfermée avec la surveillante de Louise; il croit l'instant propice pour réaliser son infâme projet. Il arrive près d'elle; elle veut fuir, il la retient, il la

maîtrise, le crime et la passion l'inspirent, et une heure fatale passée près d'elle a décidé du sort de sa victime.

Le jour même, après avoir donné ses instructions à sa servante, madame Delmare fait appeler Alphonse. Alphonse parut devant son juge avec résignation et douceur : il s'étonne, dément tout ce qu'a dit Louise à sa mère, et pour persuader madame Delmare il fut tendre avec elle; il ne fallait qu'un mot pour obtenir sa confiance, il fut prononcé ce mot : je *t'aime;* ce mot réveilla dans le cœur de madame Delmare sa folle passion, et y alluma contre sa petite-fille une animosité cruelle.

Elle ne demandait plus à la voir. Aux heures forcées des repas, Louise paraissait devant sa mère : elle-même ne désirait pas s'en rapprocher; toutes deux vivaient séparées. La mère s'éloignait de sa fille par jalousie, la fille de sa mère par ses remords. Le crime de Louise, pourtant, avait été involontaire, mais elle était coupable de trouver du bonheur dans son crime : il lui semblait qu'on devait lire

sur ses traits ce qui se passait dans son âme. Son ingénuité, sa grace, sa fraîcheur, sa beauté, tout cela devait être flétri. Un homme lui disait qu'elle était plus belle que jamais, elle ne le croyait pas : mais cet homme lui parlait d'amour, et son cœur naïf qui n'avait rien aimé, pas même celui qui l'avait séduite, s'ouvrait à ce sentiment impérieux; et l'horreur de sa position trouvait dans son erreur un soulagement aux reproches qu'elle s'adressait; mais sa gaieté, ses pures illusions de l'enfance, ses fraîches pensées, tout cela avait disparu; en quelques semaines Louise avait vieilli de beaucoup d'années.

Depuis qu'Alphonse était l'amant de Louise, il était prévenant et doux pour sa femme, et il affectait devant elle d'être froid et indifférent pour sa fille.

Le cœur de madame Delmare se ferma pour cet enfant, qu'elle n'avait aimé que par une espèce de désespoir capricieux.

L'amour maternel est un sentiment trop grave

et trop profond pour naître subitement comme un autre amour.

Une femme qui ne l'a pas compris comme un devoir sacré, lorsque le ciel lui accorda la joie de devenir mère, ne l'accepte plus tard que comme un plaisir, et alors ce plaisir est soumis aux variations des jouissances éphémères.

Louise méritant les reproches de sa mère, ne s'étonnait pas de sa froideur, et ne pouvant respecter en elle des qualités solides, elle ne sentit plus pour son ayeule qu'une sorte de pitié voisine du mépris.

Se faire aimer de ses enfans est moins nécessaire que s'en faire estimer, leur cœur devant recevoir dans le monde mille sensations plus vives que l'amour qu'ils nous portent; si cet amour n'est pas soutenu par l'estime et le respect, les affections nouvelles l'effacent bientôt de leur cœur.

Madame Delmare n'avait jamais été la *mère de Louise;* un instant elle fut sa compagne de

plaisirs; maintenant elle n'était plus qu'un obstacle à son bonheur, car Louise aimait Alphonse, et son amour, pour être un crime, n'en était pas moins exalté. Cet amour lui inspirait aussi de la jalousie; la tendresse feinte d'Alphonse pour madame Delmare blessait son cœur. Elle voulait que son amant sacrifiât tout pour elle, et que tous deux abandonnassent la femme qu'elle ne pouvait plus souffrir. Alphonse la calmait en lui faisant pressentir la mort prochaine de sa mère!

Ainsi, cette malheureuse fille, pure à seize ans de toute pensée coupable, mettant sa joie dans une fleur posée avec goût sur sa jolie tête, son bonheur dans un innocent plaisir et l'affection de son ayeule, est descendue en quelques instans par le crime d'un homme, à la tromper, à vouloir l'abandonner, et pour satisfaire sa passion elle ose s'avouer que l'horrible pensée de sa mort ne l'effraye pas.

Un instant de délire suffit donc à un homme pour rendre impure ce qui est angélique, pour couvrir d'infamie ce qui est céleste.

Alphonse avait joué, joué non pas la fortune de sa femme, depuis long-temps engagée et perdue, mais pour tenter la fortune du désespoir, celle qui a en perspective la honte ou le suicide. Il avait joué et perdu trente mille francs sur parole. Il arrive chez Louise, qui l'attendait depuis de mortelles heures; il arrive la nuit, pâle comme le crime; une dette contractée au jeu a bouleversé ses esprits. Il y a pour ce genre d'engagement une sorte d'honneur à part qui ne prouve pas l'honnête homme, car l'honnête homme ne joue pas, mais *l'homme d'honneur au jeu,* argo compris dans la société des joueurs, qui les lie entr'eux, établit leur confiance réciproque, comme chez les galériens tel ou tel signe convenu.

— Mon honneur est perdu! s'écria Alphonse, en se jetant sur un siége à côté de la pauvre fille. On sait quel retentissement ce mot peut avoir dans le cœur d'une femme. *L'honneur* de l'homme qu'elle aime!... eût-il manqué vingt fois d'honneur envers elle, elle veut que le monde ignore qu'il peut l'oublier un instant;

l'honneur *de son amant !* c'est bien plus que la vie, car c'est plus que son amour.

— C'est impossible, dit-elle, non, non, votre honneur n'est pas perdu; il faut le sauver, le sauver à tout prix ! qu'est-il arrivé, Alphonse? mon Alphonse, parlez, je veux tout savoir.

— J'ai joué !

— Oh ! Dieu ! répond Louise avec effroi. Son cœur était glacé. Joué !!.... vous avez perdu?

— Une somme immense !

— Laquelle ?

— Trente mille francs sur parole.

La petite réfléchit.

— Combien avez-vous de jours pour payer cette somme ?

— Trois jours.

— C'est bien peu.

— Qu'importe? dans trois jours je serai mort.

— Oh ! dit-elle, en l'entourant de ses bras, mort ! taisez-vous, taisez-vous ; c'est affreux de me dire cela, à moi, à moi ! mais vous êtes fou, Alphonse, vous êtes fou, de me parler de mort !...

Elle le regardait; ses beaux yeux s'animaient :

— Non, non, tu ne mourras pas... va!... je te sauverai, moi!... oui, oui, je te sauverai.

— Toi, Louise! me sauver!

Elle lui fait signe de la laisser.

Il se retire étonné.

— Cette enfant me sauver! dit-il, ah! je ne le crois pas; un coup de pistolet m'affranchira de la honte, voilà tout. Eh bien! j'ai vécu...

Pendant qu'Alphonse faisait si généreusement le sacrifice de sa vie, Louise réfléchissait à sa position, à ses droits. Louise savait que sa mère lui avait laissé une terre d'une grande valeur; mais comment avoir de l'argent? de l'argent en trois jours sur cette terre? que faire! sa pauvre tête de dix-sept ans se perdait.

— Il faut, dit-elle, parler à madame Delmare, lui dire... que je veux de l'argent, que j'en ai... qu'il m'en faut.

Elle fait demander un entretien à sa mère,

dans la journée du lendemain. A peine arrivée près d'elle, Louise lui dit : que pour rendre un service indispensable, elle a besoin d'une part de sa fortune, et qu'elle prie sa mère de lui donner les moyens d'en disposer. Madame Delmare reste interdite devant cette jeune fille devenue si hardie en si peu de temps, et lui demande presque ironiquement quel est *l'ami* qu'elle veut obliger.

— C'est mon secret, répond Louise.

— Vous serez forcée de me le confier.

— Non, madame, c'est un prêt que je veux faire à quelqu'un qui ne peut être connu.

— Eh quoi, Louise, quelqu'un vous intéresse assez pour vous décider à engager votre fortune ?

— Oui, madame.

— Vous me direz son nom ?...

— Non, madame. Lorsque vous m'avez déshéritée, vous ne m'avez pas dit le nom de celui que vous enrichissiez à ma place.

— Je n'avais pas de comptes à vous rendre, dit madame Delmare embarrassée.

— Je n'en ai pas non plus, moi, à vous rendre, de la fortune que m'a laissée ma mère. Veuillez donc, je vous prie, sur cette fortune qui se monte, m'a-t-on dit, à trois ou quatre cent mille francs, me faire compter trente mille francs dès demain, dont j'ai besoin, et dont voici la quittance.

— Trente mille francs ! dit madame Delmare, et pour qui, grand Dieu ! voulez-vous cette somme ?

— Pour une personne perdue, si je ne viens pas à son secours.

— Quel intérêt lui portez-vous donc ?

— L'intérêt le plus sacré, répond Louise solennellement.

— Mais enfin, son nom...

— Vous ne le saurez jamais.

— A quel titre vous inspire-t-on tant de dévouement ?

— Je ne puis vous le dire.

— C'est donc un crime ?

— Peut-être.

— Vous me faites frémir!

— Ma mère! dit Louise effrayée.

— Le nom de cet homme, malheureuse!

— Jamais.

— Vous n'avez point de frère, point de père! que vous est-il donc?

— Mon époux, dit Louise, en tombant aux pieds de madame Delmare.

— Et le mari d'une autre, n'est-ce pas?

— Vous l'avez nommé.

— Misérable!!...

Madame Delmare s'évanouit...

A la vue de sa vieille mère mourante, Louise n'écoute que son désespoir; elle lui prodigue les soins les plus tendres; elle l'inonde de ses pleurs, de ses sanglots; toute son ame de fille l'anime.

Elle donnerait sa vie pour sauver la femme dont quelquefois elle a osé souhaiter la mort. Elle voit son crime; elle sent des remords

qui la déchirent, et son secret, si long-temps renfermé, va s'échapper de son cœur avec la franchise, l'ingénuité de son âge.

— Oui, lui dit-elle, je suis une infâme; je mérite votre colère, votre mépris, votre haine. Oh! ma mère! mais cependant, j'ai commis ce crime malgré moi: je ne savais pas qu'il était aussi grand, aussi affreux! C'est lui, lui, ma mère, qui m'a entraînée, séduite, perdue! Oui, oui, c'est lui qui mérite vos reproches. Mais il m'aime tant!... il mérite aussi votre pitié; son amour est si vrai, si exalté!!... Ah! pardonnez-lui, pardonnez-moi, soyez notre mère à tous deux, ne nous maudissez pas, et laissez-moi le sauver, le sauver avec ma fortune.

Qu'il vous laisse la vôtre, et que cette fortune soit à lui après vous, que m'importe! prenez la mienne aussi, je n'ai besoin de rien, de rien que de le sauver, aidez-moi, aidez-moi! Ah! madame, oh! ma mère, il est déshonoré sans vous, sans moi! mais songez donc, déshonoré! perdu! il me l'a dit!!... S'il lui fallait ma vie pour le sauver, je la lui

donnerais sans vous demander rien. Je suis à lui, je ne m'appartiens plus; il peut disposer de mon être, de ma destinée! mais c'est de l'or qu'il lui faut; vous le possédez, mon or, il a bien fallu venir vous en demander. Pardonnez-moi, et sauvez-le; puis, après, gardez, gardez tout.

La vue de cette enfant au désespoir, de cette fille, venant à genoux pour sauver l'auteur de tous ses maux, demander sa ruine en avouant sa honte, tout cela avec des sanglots, de la passion, du délire, cette vue avait quelque chose de terrible! Madame Delmare ne savait pas bien si ce qu'elle voyait était vivant, si ce qu'elle entendait était véritable: ce spectacle, ces cris, déchiraient son cœur.

Enfin elle se réveilla; la vérité qui permet de comprendre et de ne plus douter de son malheur, lui apparut! Alors revenue à elle-même, elle retrouva toute l'énergie d'une fureur jalouse! elle accabla cette enfant, couverte de honte et de remords, elle lui montra son crime sous les couleurs les plus hideuses: menaces, cris,

injures, titres infâmes, tout ce que la colère et la haine peuvent développer dans un cœur, sortit de la bouche de madame Delmare. A des menaces de honte, elle joignit l'ordre de quitter à l'instant même le toit de la maison de sa mère.

Ces injures de sa mère l'assaillissant comme une tempête désastreuse, terrifièrent tellement la pauvre fille qu'elle se jeta hors de la maison, comme pour trouver un refuge contre la furie qui paraissait la poursuivre et la condamner à l'enfer.

Elle est dans une rue seule, à l'instant de la nuit, seule et ne sachant où porter ses pas.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, est-ce que mon malheur est bien vrai?......

Une femme s'arrête devant elle; Louise reconnaît la dame qui demeure au-dessus de sa mère, elle tressaille. La pâleur de Louise, son affreuse tristesse frappent madame de B., et, par

un pressentiment naturel, elle comprend qu'un malheur a frappé ou menacé la jeune fille.

— Où allez-vous, mon enfant, lui dit-elle?

Louise baisse les yeux sans répondre, puis les relève remplis de larmes : des sanglots étouffent sa voix. Madame de B. l'entraîne à quelques pas de là; elle la laisse pleurer.

Elle sait combien les larmes soulagent, quelle que soit la nature du chagrin qui les fait répandre. Puis, après quelques instans, elle répète cette question :

— Où allez-vous, ma fillle?

— Ah! madame, je suis au désespoir; je ne sais où je vais; on m'a chassée!

Madame de B. la regarde en frémissant :

— Vous avez donc fâché votre grand'mère?

— J'ai commis un crime, madame, et je suis punie!...

Et ses larmes recommencèrent à couler.

La nuit était close; madame de B. lui dit :

Mon enfant, venez, fiez-vous à moi; demain nous causerons. Louise se laissa guider par cette femme, ange envoyé du ciel pour la secourir.

Elles rentrèrent toutes deux, et dans l'obscurité elles gagnèrent sans être vues la demeure de madame de B. Près de cette digne femme, Louise se sentait humiliée, mais point avilie : il y a comme un reflet de pureté qui s'échappe des êtres vertueux pour éclairer le coupable sur ses propres fautes et en même temps ranimer son courage.

— Ah! madame, lui dit la jeune fille, combien je vous dois! sans vous que serais-je devenue?

— La providence ne vous aurait point abandonnée, répondit madame de B.; mais je suis heureuse qu'elle m'ait choisie pour vous secourir. Calmez-vous, mon enfant, lui dit-elle avec tendresse; oubliez pendant la nuit cette journée de douleur, et demain, vous réveillant dans un asile où rien ne pourra vous troubler, toutes deux nous travaillerons à votre avenir; vous

me confierez vos malheurs, et tout ce qu'une amie ferait pour les adoucir, je vous promets de le tenter. Bonsoir, n'oubliez pas votre prière.

Louise tomba à genoux, madame de B. se plaça près d'elle, et toutes deux élevèrent leurs âmes à Dieu.

XI.

A son retour Alphonse trouve la maison bouleversée.

— Qu'est-il arrivé, dit-il à son domestique? Tu sembles revenir d'une cérémonie funèbre.

— Hélas ! monsieur, ce qui s'est passé ici n'est guère plus gai qu'un enterrement.

— Qu'est-ce ?

— Mademoiselle Louise n'est plus ici.

— Où est-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ?

— Madame, après une longue conversation avec mademoiselle, l'a.... la.... la chass....

— N'achève pas, malheureux, dit Alphonse... Sais-tu le sujet de cette querelle ?

— Ah ! monsieur peut bien s'en douter ?

— Jalousie !

— Çà ne serait pas fort étonnant.

— Vieille folle !

— Madame sait tout.

— Comment cela ?

— Mademoiselle a tout avoué.

— Enfant !

— Oui, bien ingénue....

— Où l'a-t-on conduite ?

— Monsieur, personne ne l'a conduite, elle s'en est allée seule.

— Seule!.... oh! ciel, quelle horreur! Seule! mais c'est une dérision, c'est impossible! Sortie seule d'ici, pour aller où?

— Monsieur, je n'en sais rien.

— Infâme! dit Alphonse, en se dirigeant avec rage vers l'appartement de sa femme.

Arrivé près de la porte de sa chambre, il veut ouvrir, la porte résiste; un coup de pied lancé avec fureur lui donne passage.

— Infâme! répète-t-il, en se plaçant devant madame Delmare, qu'avez-vous fait de cet enfant? répondez ou je vous tue!

— Que t'importe, monstre?

— Il m'importe que je veux le savoir, vous dis-je, ou vous êtes morte.

— Elle a mérité son sort.

— Et vous le vôtre, dit-il, en lui saisissant les mains avec fureur.

— Vous m'assassinez, monsieur! criait madame Delmare.

— Où est Louise? répétait Alphonse en hurlant.

— Chassée, chassée, criait-elle d'une voix aiguë, comme un tocsin déchirant.

Il s'établit alors une lutte d'injures et d'outrages entre le mari et la femme, qui n'eut de terme que lorsque les forces de madame Delmare l'abandonnèrent, et qu'elle fut remise, presque morte, aux soins de ses domestiques.

Alphonse était dans le délire. Cette jeune fille qu'il eût sacrifiée vingt-quatre heures plutôt à une partie de plaisir, devint tout-à-coup un être sacré pour lui. L'idée de son déshonneur, de l'abîme où il l'avait plongée, le torturait plus que tous ses tourmens ensemble. La fortune de sa femme anéantie, ses dettes que nulle ressource ne pouvait acquitter, la prison qui le menaçait, tout cela avait pâli devant Louise sans asile, exposée aux périls les plus grands, par sa faute, à lui, qui l'avait perdue! Il voulut cent fois courir après elle, mais où la trouver?

Pour un homme inconstant, la femme qu'il

redoute de perdre lui devient précieuse, d'indifférente qu'elle lui était quand il la possédait sans danger.

Le lendemain, à peine le jour commençait-il à naître, qu'Alphonse veut effectuer ses projets de recherches. On lui remet un billet où il lit ces mots :

« Monsieur, veuillez vous rendre à huit heu-
» res du matin, aujourd'hui sans faute, sur le
» boulevard du Temple, une personne désire
» vous parler. »

Cette écriture n'est pas celle de Louise, et que peut-on lui vouloir de si bonne heure? Tout lui est indifférent, excepté Louise. Mais il croit que ce billet a rapport à elle, et brûlant d'impatience il arrive au rendez-vous.

Bientôt une dame s'achemine lentement devant lui. Il la reconnaît, et s'incline avec respect devant elle :

—C'est moi, lui dit madame de B., qui vous ai écrit, monsieur; il est arrivé, hier soir, un grand

malheur dans votre maison ; vous l'ignorez encore, peut-être, et j'ai voulu vous l'apprendre, étant plus instruite que personne des suites de cet événement.

— C'est de Louise que vous voulez me parler, madame, n'est-ce pas, c'est de Louise?....

— Oui, monsieur, c'est mademoiselle Louise qui est l'objet de ma démarche auprès de vous.

— Oh! madame, que je vous remercie! En grâce, dites-moi ce qu'elle est devenue?

— Elle est en sûreté, monsieur, dans un asile où personne ne viendra la troubler; je réponds d'elle comme de ma propre fille. Dieu me l'a confiée, et je ne m'en séparerai que lorsque Dieu lui donnera un protecteur plus digne que moi de remplir ses volontés. Ainsi c'est pour vous tranquilliser sur son sort, que j'ai voulu cet entretien, afin de vous éviter des démarches qui pourraient compromettre cette malheureuse enfant.

Après l'avoir perdue aux yeux de sa mère et à ses propres yeux, il faut au moins la sauver, s'il est possible, aux yeux du monde.

Vous avez commis, monsieur, un crime plus grand que de tuer la fille de votre femme!.... Mais je ne m'occupe de vos torts que parce que votre victime est venue réclamer ma protection ; et jamais je n'ai accordé mes soins à un être qui fut plus à plaindre que mademoiselle Louise. Je crois son malheur ineffaçable, mais pour éviter que ce malheur devienne plus grave encore, je m'efforcerai à arracher de ses yeux le voile qui lui a dérobé jusqu'à ce jour l'infamie attachée à sa passion pour vous, à la vôtre pour elle, et j'emploierai mon zèle à la ramener au respect qu'elle ne devait jamais oublier de porter à sa malheureuse aïeule. Si, comme je l'espère, si malgré votre faute inconcevable!.. tout sentiment d'honneur n'est pas étranger à votre âme, si la pitié peut s'y faire entendre pour cette pauvre enfant, je vous en demande la preuve.

— Parlez, madame, parlez.

— Promettez-moi de ne faire aucune démarche pour vous rapprocher de Louise; de lui laisser oublier l'homme qu'elle ne pourrait ni mépriser, ni haïr sans déchirer son cœur, et qu'elle ne peut aimer sans crime.

Loin de vous, elle calmera son âme; près de vous elle serait faible, peut-être! et sa faiblesse la rendrait infâme.

— Que ne puis-je tout réparer ! dit Alphonse.

— Réparer, monsieur ! quoi ? le déshonneur d'une femme ? eh ! comment?!..

— En m'unissant à elle !

— L'homme qui descend jusqu'à la femme qu'il n'a pas su respecter, se rabaisse sans l'élever : la loi ne peut absoudre aux yeux de la morale, un contrat cimenté par le crime ; et la société ne l'accepte qu'avec répugnance et dédain.

— Que faire donc, dans ma position ?

— Il n'est pas de position où la vertu ne puisse combattre, monsieur.

— Il faudrait l'avoir connue pour la saisir.

— On peut toujours l'appeler.

— Elle sera toujours sourde à ma voix.

— Cette pensée est bien désespérante !

C'est avec elle qu'on peut connaître le remords.

Alphonse frémit. Madame de B. reprit :

— J'attends votre parole de ne point chercher à revoir mademoiselle Louise, monsieur.

— Puisque vous l'exigez, madame, je vous la donne; mais me sera-t-il permis d'en entendre parler quelquefois ?!..

— C'est impossible, dit madame de B.

—Lui direz-vous au moins, madame, que je m'intéresse à son sort?

— Je lui dirai tout ce qui pourra adoucir son malheur.

— Adieu, monsieur, lui dit-elle ; que notre entrevue ne soit sue de personne; promettez-le moi.

— Je vous jure le secret, madame, dit Alphonse, en s'inclinant devant cette femme, qui lui imposait ce respect profond qu'inspire la vieillesse unie à la bonté.

Alphonse pour la première fois réfléchit sur

sa conduite; il trouva dans son cœur, qu'il n'avait jamais interrogé, des reproches qu'il ne s'était point encore adressés : ce mariage ridicule, Louise séduite, sa mère ruinée, enfin son honneur bien compromis, pour ne pas dire perdu!..

Tandis qu'il s'absorbait dans les tourmens que lui causait une union disproportionnée, un enfant malheureux, il se passait chez madame Delmare des événemens désastreux.

Alphonse avait oublié que les derniers délais étaient expirés; qu'il fallait dire à sa femme ce mot terrible : vous êtes ruinée! Il avait oublié tout cela, ou bien n'avait pas voulu se le rappeler.

En s'étourdissant sur un malheur, on croit lui donner le change : on croit y échapper parce qu'on s'en éloigne.

Des gens qu'on appelle *gens de loi*, parce qu'ils portent la parole en son nom, étaient venus saisir chez madame Delmare, et décou-

vrir à ses yeux l'état honteux de sa fortune. Madame Delmare ne comprit pas d'abord ce qu'il arrivait, et voulut s'opposer à l'action incroyable qui se passait; mais lorsqu'on lui prouva que tous ses biens étaient engagés et perdus, qu'il ne lui restait que le désespoir et la honte d'un mari qui l'avait si indignement trompée; sa tête déjà affaiblie par les scènes cruelles qu'elle avait subies, se perdit tout à fait.

Ce fut au milieu de ces scènes infâmes qu'Alphonse rentra chez lui. Cette fois, il n'osa pas paraître devant madame Delmare, il obéit sans résistance au jugement prononcé contre lui.

Pour madame Delmare, la perte de sa fortune était le seul vrai malheur qu'elle pût sentir, et pour ce malheur là nulle consolation à espérer.

Ce chagrin qui effleure à peine une âme aimante, déchire une âme sèche. Aussi le prodi-

gue a cette ressemblance avec l'avare, que l'or est son idole : l'un trouve son bonheur à le dépenser, l'autre à le conserver; le prodigue répand son or par ostentation, par amusement, l'avare conserve le sien par amour; et l'on peut trouver un cœur autant fermé à la bienfaisance dans l'homme qui dissipe, que dans celui qui retient. L'ordre et la générosité distinguent seuls l'homme bienfaisant, du prodigue et de l'avare.

Madame Delmare n'avait été que prodigue et point généreuse; aussi sa fortune ne lui avait pas plus acquis l'amitié des gens qui l'entouraient, que sa beauté ne lui avait assuré d'amis.

Aussi le malheur qui venait de la frapper, et que son imprudence avait amené, la trouvait sans courage.

Louise apprit le malheur de sa mère et l'arrestation de son amant.

En prison ! se répétait-elle avec désespoir; et je n'ai pu le sauver !... mais c'est horrible,

cela; que me fait cette fortune que j'aurai un jour, puisqu'aujourd'hui je n'en puis disposer pour lui! pour le sauver!... Elle versait des larmes sur le cœur de madame de B. qui les essuyait avec bonté, sans lui dire qu'Alphonse avait mérité son sort. Elle savait qu'un homme n'a jamais mérité d'être malheureux aux yeux de la femme qui l'aime. Les malheurs de sa pauvre ayeule déchiraient l'âme de Louise, et oubliant l'affreux traitement qu'elle avait reçu de sa mère, elle lui envoya un acte par lequel elle la priait d'accepter pour sa vie le revenu de sa fortune, en ne conservant pour elle qu'une pension qu'elle laissait à sa générosité de taxer.

Madame Delmare partit pour la terre qui appartenait à sa petite-fille; comme tutrice elle se croyait le droit d'y demeurer, et ne pouvant pas se persuader que sa propre fortune fût entièrement anéantie, elle n'accepta le don de Louise que comme un prêt, et n'en sentit pour elle ni moins de haine ni plus de reconnaissance.

Que de larmes elle versa en quittant cet appartement si riche, si élégant, ce théâtre de ses

anciens succès, de ses triomphes d'amour-propre, pour aller vivre seule dans une terre isolée! un chagrin de cœur aime la retraite, l'amour-propre blessé veut de la distraction. Le silence n'adoucit qu'une noble douleur.

D'ailleurs, à quoi occuper sa vie à plus de cinquante ans, quand on a le cœur vide de douces affections, qu'on est femme, et qu'on manque de fortune!..

Madame Delmare oublia de calmer son malheur par la seule consolation qui lui restait; elle dédaigna de ramener vers elle un être dont elle avait par imprudence causé la perte : elle refusa enfin la plus sainte des jouissances, celle de pardonner.

XII.

Édouard, sur la terre classique, s'inspirait des modèles de l'antiquité. Les artistes le comptaient au nombre des hommes les plus distingués de l'époque; chacun s'empressait à encourager

son jeune et beau talent. Il écrivait ses succès à sa mère, qui toujours lui demandait s'il ferait fortune avec ce métier-là. Et pour la contenter il avait fini par ne plus parler de gloire. Alors Gertrude était fière de son fils.

Hélas! un coup inattendu menaçait l'avare; coup bien cruel que lui ménageait depuis un an son associé en actions honteuses.

Oui, c'est bien à elle, Gertrude Durand, qu'Isaac envoie une assignation. Elle connaît la formule de ces sentences, dont elle-même à frappé si souvent de malheureux débiteurs. Impossible de donner une interprétation favorable à ce papier qu'elle tient dans ses froides mains : le cœur serré, les lèvres pâles, elle lit et relit cent fois l'écrit fatal. Les droits d'Isaac y sont inscrits en lettres de sang. Elle connaît cet homme, elle sait qu'il abusera de ses droits, qu'il la ruinera : elle juge par elle-même ce qu'il peut tenter, ce qu'il peut obtenir.

— Je suis perdue! s'écrie-t-elle, il m'a fait tomber dans un piége pour y marcher sur moi,

pour m'écraser. Je suis perdue!!... Son désespoir était sombre comme la cause qui l'inspirait. Elle étouffait sans pleurer.

Les larmes sont un bienfait que Dieu refuse aux afflictions honteuses. Un avare malheureux crie, mais ne pleure pas.

Cependant Gertrude ne se laisse point abattre. Elle court chez les conseillers des trompeurs et des dupes; elle accepte tous les moyens de défense qu'on lui propose. Une lutte s'engage, les tribunaux sont investis de cette scandaleuse affaire, les parties en présence se couvrent de honte et d'injures aux yeux du public, qui ne ressent de ces débats que du mépris pour chacun. S'il s'agissait de prononcer sur leur honneur, les juges les condamneraient tous deux; mais l'un a signé un engagement que l'autre possède; et la loi, qui prononce d'après la preuve, condamne Gertrude et absout son complice. Les frais, les intérêts, les sommes accumulées absorbent la fortune de madame Durand; ses coffres chéris se vident; ses pré-

cieuses valeurs changent de mains, elle est ruinée.

Oh! qu'elle souffre, dans cette chambre délabrée, où il n'y a plus de trésor caché... où la misère n'est plus une apparence. Jouissance, affection, tout a disparu; il n'y a plus rien, rien autour d'elle qu'elle puisse aimer, rien qui puisse remplacer ce qu'elle a perdu. Son malheur ferait pitié, si son bonheur passé n'eût fait horreur.

Accablée par une fièvre ardente, elle souffre sur un grabat, témoin de ses gémissemens, sans secours, dans l'isolement absolu, complet, quelquefois le partage du malheur honorable, mais toujours punition méritée pour l'égoïste et l'avare.

Un seul être prend part au chagrin de la mère d'Edouard, madame de B. lui apporte ses soins, ses consolations: elle lui parle de son fils. Un fils! peut-on regretter un trésor quand celui-là vous reste!...

— Vous êtes riche, bien riche encore, ma-

dame, lui dit-elle; une passion vous empêchait d'écouter et d'entendre celle qui console de tous les mécomptes de la vie, l'amour pour un fils!!.. Vous allez comprendre cet amour maintenant, que rien ne le balancera dans votre cœur : interrogez-le, dites, n'y a-t-il pas une voix qui vous révèle un vrai bonheur! le bonheur de chérir un enfant et d'en être aimé; de lui devoir tout! oui tout...

Vous n'avez plus rien ; mais la tendresse de votre fils vous enrichira bien plus que tout cet or qui vous empêchait d'y ajouter du prix. Votre fils va revenir, et vous n'aurez plus besoin de rien....

— Mon fils a donc fait fortune? répond la vieille, sans comprendre qu'on puisse se trouver riche par autre chose que de l'argent.

— Oui, oui, sans doute, répond madame de B. voyant qu'elle venait de parler une langue étrangère, oui, il pourra faire fortune, et une noble fortune!

— Considérable?

— Peut-être. Vraiment! dit Gertrude en s'animant. Mon Édouard aurait de l'or!

— Pauvre femme! pensa madame de B., rien dans le cœur, qu'une idée fixe qui détruit tout sentiment!

Madame de B. avait écrit à Édouard les désastres arrivés à sa mère; elle n'en connaissait point la cause, et ne lui apprit que le résultat. Il en fut affligé, mais heureux de pouvoir adoucir ce coup, si fatal à sa malheureuse mère.

— Elle eût moins souffert de ma mort, se dit-il, que de la perte de sa fortune... pauvre femme, et qu'en faisait-elle!

L'argent, pour un artiste, n'est qu'un moyen de plaisirs; gagner vite, dépenser plus vite encore; se fatiguer au travail, s'agiter dans la distraction; vivre sans penser au lendemain, et souvent oublier la veille, faire son bonheur d'une illusion, mépriser pour elle le positif de la vie, dédaigner tout excepté l'honneur et la gloire, passions exclusives d'une âme ennoblie par l'amour des arts, tenant bien moins à la vie heureuse qu'à une glorieuse mémoire. Des sentimens inconnus à un ar-

tiste, l'amour de l'or est le plus étranger à la chaleur de son âme. Il se désespérera pour une affection trahie, pour un amour trompé, pour un succès contesté; il se battra avec son ami, tuera sa maîtresse, renversera son ennemi; mais si un voleur s'empare de sa bourse, un intrigant de sa fortune, il en rira, et ne se donnera pas la peine de les poursuivre.

Edouard revint; il rapporta un riche porte-feuille, de l'argent, de l'espérance, et l'idée poétique d'être utile à sa mère.

Cette tendresse maternelle, si souvent désirée par lui, si souvent la cause de son chagrin, il l'obtiendra peut-être.

Elle est ruinée! se disait-il avec bonheur, son cœur me sera rendu.

Près du lit où sa mère souffrait, Édouard s'approche; mais sa mère n'est pas seule. Une femme, un ange est auprès d'elle. Il s'étonne, il respire pour la première fois un air pur dans cette chambre pauvre; pour la première fois

son cœur bat sans gêne ni souffrance, près de sa mère; pour la première fois aussi il croit que sa mère lui sourit.

Resté seul avec elle, (car le bel ange s'en alla.)

— Ma mère, lui dit-il, vous avez donc éprouvé des malheurs?

— Hélas ! mon ami, oui, j'ai tout perdu ! et toi, as-tu fait fortune?

— J'ai gagné beaucoup, répondit-il.

— Pourquoi donc être revenu, dit Gertrude, si tu gagnais tant?.. tu vas dépenser en plaisirs ce que tu as rapporté. Combien as-tu rapporté ?

— Vingt mille francs, et deux tableaux pour le Musée.

— Pour le Musée! le Musée est assez riche sans cela. Il vaut bien mieux garder ce que tu as fait.

— Mais c'est pour ma gloire, ma mère...

— Ah ! je n'y pensais pas.

— Et puis je suis revenu pour vous embrasser, ma mère. Edouard s'approcha.

— Prends garde, tu gagnerais ma fièvre, et cela coûte cher d'être malade. Je voudrais être guérie, moi.

— Ce sera bientôt, ma mère; votre santé va devenir meilleure que jamais; qui sait, vous m'enterrerez peut-être!

— Oh! ce n'est pas sûr, dit la vieille en souriant.

Ce cher enfant, qui a mis vingt mille francs de côté!.... dit-elle. Elle l'embrassa!

Ce baiser était glacé.

— Moi j'ai été bien malheureuse, dit-elle; j'ai tout perdu; je suis ruinée!... ruinée complétement!

J'ai été trahie par un homme que je croyais mon ami, qui m'a entraînée dans une négociation périlleuse. Il m'avait tant promis de faire fortune! l'infâme!!

— De quelle nature était cette négociation?

— Nous prêtions à un fils de famille.

— Ah! j'entends, répond Edouard en baissant les yeux : vous prêtiez à intérêt.

— Comme cela se fait toujours, reprit la vieille. Mais, mon ami, que vas-tu faire de ces vingt mille francs?.. il faut les placer avec sûretés sans risquer de les perdre ; c'est un si grand malheur de perdre son argent!.. Prends bien garde à qui tu vas donner ta confiance ; on ne peut trop se méfier : et vingt mille francs sont un beau denier!!.. Il n'en faut pas tant pour devenir riche en peu d'années, si l'on sait comment s'y prendre. Tu devrais suivre mes conseils ; sois sûr que je te guiderai bien!..

Édouard n'écoutait pas sa mère lui expliquer en détail ses moyens, pour qu'un écu rapporte en peu de temps deux et trois cents pour cent.

— Mon Dieu! ma mère, dit Edouard impatienté, ne vous donnez pas tant de peine : je ne comprends rien au langage des chiffres, à ces combinaisons financières. D'ailleurs, pour ces vingt mille francs, ils ont leur destination ; ils

vont m'aider à acquitter une dette que j'ai contractée avant de partir, et j'avais affaire à un personnage peu accommodant. Ainsi je ne doute pas de lui devoir peut-être quatre fois cette somme.

— Sainte Vierge! s'écrie Gertrude, vingt mille francs en à compte d'une dette! malheureux enfant, comment avez-vous pu vous perdre à ce point?

— Ce n'est pas moi, dit Edouard; Dieu m'est témoin, que sur cent mille francs que je dois (que sais-je, peut-être plus) je n'ai touché que cinq cents francs.

— Grand Dieu! dit la vieille en levant ses bras décharnés et ses yeux creux vers le ciel!...

— Que voulez-vous, ma mère!.. vous étiez riche et je n'avais rien : j'ai voulu spéculer aussi, un ami s'est chargé de nous enrichir, et il nous a ruinés; il s'est trompé, voilà tout.

— Il faut faire payer cet ami, dit Gertrude avec colère.

— Il n'y a pas moyen dans ce monde-ci, le

pauvre diable est allé rendre ses comptes dans l'autre. Mais moi, avec mon travail, et du temps que m'a promis l'honorable et respectable usurier qui nous a servis si généreusement, je parviendrai à réparer ce malheur. Et je vais commencer à m'acquitter, en portant mes vingt mille francs au vieux démon. Que dis-je! à la vénérable tête qui m'a servi de modèle, à l'honorable Isaac...

— Que dites vous? quel nom, quel nom maudit avez-vous prononcé? malheureux!... à qui êtes-vous allé vous adresser! qui vous a conduit chez cet infernal juif?.. Oh! mais c'est affreux!.. c'est affreux!.. c'est l'enfer que vous avez visité!..

La vieille tremblait de tous ses membres. Edouard regardait sa mère avec effroi :

— Vous connaissez cet homme, ma mère, à quel titre? vous n'aviez pas besoin qu'il vous prêtât, vous! dites donc dans quel intérêt vous connaissiez cet infâme?...

La vieille ne répondait pas.

— Vous n'aviez rien à lui demander, vous!

La vieille baissa les yeux.

— Rien à lui offrir, sans doute.

La vieille pâlit.

— Madame, cet homme était-il votre ami?

— Non dit la vieille d'une voix étouffée.

— Un conseil, peut-être ?

Elle garda le silence.

— Un complice ! dit Edouard en frémissant... quelle horreur !!.... Enfin, reprit-il avec douleur et pitié, vous êtes punie, vous êtes ruinée !

— Oh! oui, je suis ruinée! reprend Gertrude au désespoir..... ruinée par lui!...

— Par lui ! dit Edouard.

— Monstre ! par lui! indignement trompée !

— Ainsi, vous prêtiez votre aide à ce misérable !....

— Hélas ! c'était cette fois pour un prêt de haute importance, fait à un jeune fils de famille.

— Son nom? dit Edouard ému.

— Je ne l'ai jamais su!

— Est-ce depuis mon départ que cet emprunt a eu lieu?

— Avant.

— Ce jeune homme était donc riche?

— Non, mais sa mère l'était.

— Sa mère?... que vous avait dit Isaac, pour vous décider?

— Que ce jeune homme faisait une spéculation.

— Seul?

— Non; avec un jeune fou.

— Grand Dieu!

— Vous pâlissez, Edouard.

— Je crois connaître votre créancier, ma mère.

— Oh providence! reprend la vieille.......

— Ne l'implorez pas, dit Edouard; ce mot là dans votre bouche est un blasphême. Montrez-moi l'écrit que vous avez signé à Isaac.

— Le voici, dit la vieille en ouvrant un sale portefeuille à secret.

—Je n'en doute plus, dit Edouard, oui, oui, je sais où trouver votre victime.

— Quel bonheur! reprend Gertrude avec une joie diabolique.

— Pas si grand que vous croyez, ma mère. Eh! que ferez-vous à ce jeune homme si vous le retrouvez?

— Je le sommerai de me payer.

— Et s'il ne pouvait vous satisfaire?

— Je le poursuivrai jusque dans les prisons.

— Mais vous vouliez ruiner ce malheureux?!.

— Il est cause de ma perte.

— Ainsi vous n'auriez pas de pitié?

— Non, non, dit-elle, pas de pitié ; mes coffres sont vides!..

— Eh bien, poursuivez donc votre fils, car c'est à lui que vous rendiez vos infâmes services ; c'est moi que vous vouliez perdre.

— Toi, malheureux!

— J'étais votre victime !

— Tu es la cause de mon malheur.

— Vous vouliez faire le mien.

— Tu empruntais de l'argent à un juif!

— Et c'est vous qui le prêtiez !

— Quelle conduite !

— Quelle horreur !!...

Edouard, désespéré, se sépara de sa mère.

XIII.

Madame de B. l'attendait, elle lut promptement sur les traits d'Edouard que son cœur venait d'être blessé.

Pour le distraire, elle lui parla de l'Italie,

de ses travaux, de son avenir, et ramena peu-à-peu le calme dans son esprit.

A vingt ans, les illusions renaissent sans peine.

—Quelle est cette belle personne, dit Edouard à madame de B., que vous avez placée près de ma mère, comme un ange près d'un pécheur, pour adoucir ses souffrances?

— Hélas! cet ange-là n'est qu'une faible mortelle, mon ami; elle est malheureuse, elle a des secrets qui vous défendent de lui porter un intérêt trop tendre; son cœur n'est pas libre.

— Il suffit, dit Edouard, l'amour de mon art doit seul m'animer: j'en fais mon idole!

— Bien, mon ami, répond madame de B., c'est ainsi que j'aime à vous voir; on supporte tout, avec cette noble passion; les petitesses du monde semblent misérables à celui qui s'élève jusqu'à la gloire: plus on regarde l'humanité de haut, plus on accorde aux hommes sa pitié et son pardon.

— Oui, dit Edouard, d'autant plus que chacun a besoin d'indulgence.

Il quitta madame de B. et se rendit chez le misérable juif, pour lui faire regorger l'or volé à sa mère, ou se venger; mais Isaac ne lui rendit rien; et pour se soustraire aux révélations honteuses de cet homme vil sur sa mère, Edouard se hâta de le quitter, en lui laissant sur sa face hideuse, des marques de son mépris et de sa rage. Les vingt mille francs lui restaient; il en acheta un coupon de rentes. Il revient chez sa mère.

— Tenez, lui dit-il, voilà de quoi vivre mieux que vous n'avez jamais vécu.

— Que signifie ceci, dit Gertrude?

Vous avez donné vingt mille francs au trésor pour deux mille livres de rentes?....

— Sans doute, j'ai placé tout sur votre tête.

— Vous ne ferez jamais que des folies!

— Merci, ma mère, mais je n'aurai pas besoin d'hériter de vous.

— Malheureux !..... ces vingt mille francs entre mes mains auraient rapporté le double!..

— Vous aurez assez, ma mère, dit Edouard en cachant sa pensée.

— Je suis économe, moi !

— C'est une vertu, ma mère que l'économie!.... mais l'avarice !!...

Elle ne comprit pas, regarda le coupon, le serra dans son précieux portefeuille, se promettant bien sur le premier trimestre de faire encore quelques chétives négociations.

— C'est dommage, dit-elle tout bas, que je sois brouillée avec Isaac.

La reconnaissance n'existe jamais dans le cœur d'un avare; ce sentiment est un besoin pour les âmes élevées, une gêne pour les esprits légers, un inconnu pour les cœurs secs.

L'action d'Edouard n'avait, aux yeux de sa mère, qu'une valeur de vingt mille francs. Aussi son fils était-il loin d'être quitte envers elle : plusieurs fois elle le lui dit avec aigreur et l'éloi-

gna d'elle plus durement que jamais. Sa vie recommença ce qu'elle avait été, aussi sombre, aussi cachée; elle resta comme toujours insensible à l'affection de son fils, étrangère à tout intérêt qui n'avait pas pour objet l'idole de sa vie.

XIV.

Edouard voyait souvent Louise chez madame de B., et comme artiste il admirait ses beaux yeux, sa tête virginale, cet accord de la beauté et de la tristesse.

Une expression mélancolique poétise un noble visage, comme un nuage artistement jeté sur un ciel pur, reflète les rayons du soleil avec plus d'éclat. L'âme pure pour s'épandre veut des yeux qui sachent pleurer.

La tristesse de Louise la rendait divine!.... Edouard lui demanda de la peindre : il l'obtint.

Un jour, l'artiste et le modèle se trouvaient seuls ensemble. Louise, pour aider Edouard dans son beau travail, avait bien voulu représenter la Madeleine au pied de la Croix, ses beaux cheveux dénoués inondaient ses blanches épaules; ses yeux élevés vers le ciel exprimaient le repentir et l'amour.

— Oh! n'oubliez pas, lui disait Edouard, les souffrances de cette belle victime, qui perdit en son amant divin, son Dieu et son existence. Que vos traits, beaux comme les siens, prennent l'expression qui devait l'animer; que sa passion céleste se peigne dans vos yeux, plus touchans que ses yeux, peut-être. Oubliez la terre, pensez au ciel! pensez à la douleur de perdre tout ce qu'on aime!

— Oui, oui, répond Louise, oui, je l'exprimerai ce malheur.

Et toute palpitante de regrets et d'amour, ses yeux s'enflammèrent d'une sainte inspiration.

— Oh! que vous êtes belle! dit Edouard; au nom de ce qui vous anime, restez, restez ainsi quelques instans.

Louise toute livrée à ses souvenirs n'entendait plus, ne voyait qu'une image trop chère, ne sentait que des remords et de la douleur. Des larmes coulaient de ses yeux; son regard suppliant invoquait le ciel.

Edouard s'inspirait de ce modèle sublime, lorsque l'émotion devint si profonde, que des sanglots interrompirent le modèle, et révélèrent à l'artiste qu'il devait à une douleur véritable la fiction merveilleuse qu'il avait saisie. Il courut à Louise, la remercia; elle continuait de pleurer.

—Pardon, mademoiselle, lui dit-il avec un tendre intérêt; c'est moi qui suis cause... Oh! ne m'en veuillez pas.

— Vous en vouloir, monsieur ! ce n'est pas votre faute si j'ai des chagrins.

— Oh ! non, je ne voudrais pas vous en donner moi... je voudrais les adoucir...

— Impossible, monsieur, mes chagrins sont éternels !

— A votre âge ?

— Le ver ronge le fruit à peine mûr : j'ai un ver dans le cœur.

Elle pleura encore, mais avec moins d'amertume; elle n'était plus seule.

— Louise ! vous avez donc un grand chagrin ?

— Oh oui, reprit-elle, avec un accent douloureux... sans cette femme si bonne, qui par ses conseils salutaires a relevé mon courage; sans la religion que je comprends si pure près d'elle, si consolante !... j'aurais attenté à mes jours, peut-être, j'aurais cru réparer mes torts en commettant un crime. Madame de B. m'a pénétrée d'horreur pour mes fautes passées et d'espérance dans l'avenir. Mais je n'en ai pas pour ce monde.

— Ah ! avant de descendre dans un monde inconnu, dit Edouard, il faut essayer le bonheur dans celui-ci. Votre cœur a été blessé, je le vois, mais une blessure peut se guérir ; le temps affaiblit tout..., il n'est pas de regrets que sa puissance n'efface.

— Un regret innocent, oui, mais un regret coupable !

— A votre âge on est sévère, Louise, on voit une faute où il n'y a qu'une légèreté ; mais une erreur qu'on se reproche commande l'indulgence, et si le monde est cruel, Dieu est juste, il pardonne au vrai repentir.

— Je l'espère, monsieur ; en quittant le monde je me soustrais à sa rigueur aussi bien qu'à sa pitié, plus blessante encore.... Je n'ai besoin pour me réhabiliter à mes propres yeux, que d'espérer en Dieu ; c'est pour mériter son pardon divin que je me voue au malheur sur cette terre.

Edouard contemplait cette femme au front pur ; avouant ses fautes avec un organe céleste, et acceptant avec résignation de se punir elle-

même. Il n'osa pas lui demander son secret, peut-être dans la crainte de la trouver coupable. On ne veut pas croire à la dégradation de ce qu'on admire!

Madame de B. en recueillant Louise chez elle, n'avait pas voulu seulement la soustraire au ressentiment de madame Delmare : elle voulait dégager son âme de la passion qu'un homme sans honneur lui avait inspirée. C'est par de nobles occupations qu'on peut parvenir à fortifier son âme, à la dégager de pensées impures. Madame de B. apportait dans ses conseils la douceur d'une femme vertueuse et sans orgueil. Indulgente pour les autres, un passé coupable n'était pas à ses yeux la conséquence d'un avenir perdu : on trouvait grace devant elle dès qu'on voulait réparer ses torts; jamais elle ne rappelait à Louise la honte qui pouvait l'accabler, certaine que l'idée de se croire avilie aux yeux du monde, pourrait l'empêcher de recouvrer son estime.

Pour guérir un mal, on ne le tourmente pas, disait-elle; un cœur que l'amour a troublé est

enveloppé de douleur : il faut y apporter des calmans, et non l'irriter. Elle écoutait les plaintes de Louise, et lorsqu'elle voulait les faire cesser : Pensez au fils de Dieu, lui disait-elle, il a souffert plus que vous, mon enfant, priez-le de vous donner du courage, et travaillez à votre salut en faisant du bien aux malheureux.

Louise avait près de madame de B. l'occupation salutaire de soulager les pauvres. Madame de B. choisit parmi les familles qui recevaient ses secours, celles qui méritaient le plus d'intéresser, pour les confier au soin de la jeune fille.

Rien ne fait oublier ses propres infortunes comme de s'identifier au malheur des autres : c'est ce qui fait dire, peut-être, que le malheur des autres console.

Dans la sainte mission d'adoucir de véritables douleurs, Louise trouvait souvent l'oubli des siennes. L'exemple continu des vertus de madame de B. fit sur le cœur de Louise une impression irrésistible ; en suivant ce digne exemple,

peu à peu elle s'accoutuma à croire que l'exercice en était naturel et simple ; l'on prend l'habitude des bonnes actions, sans peine; au contraire l'homme qui se rabaisse met son âme à la gêne, tandis que celui qui s'élève lui laisse suivre le noble essor de la nature : de là ce tourment qu'une vie de reproches impose à l'âme au sein même des jouissances, et cette sérénité qu'on éprouve dans une honorable infortune.

Mais à mesure que Louise formait son cœur à la vertu, elle comprenait davantage la faute qu'elle avait commise. Sa vieille mère, frappée dans ce qu'elle avait de plus cher, ne lui paraissait que juste de l'avoir punie. Le plus ardent de ses vœux est d'obtenir son pardon : elle demande à Dieu d'adoucir le ressentiment de sa mère; enfin elle écrit à madame Delmare, elle lui peint son dévouement, son repentir, et lui offre de lui consacrer sa vie. Elle veut oublier à jamais l'homme qui a troublé leur destinée :

« Dieu et vous, ma mère, lui disait-elle, rem-
« plirez ma vie; je n'aimerai que vous; je n'ado
« rerai que le Créateur. Vous ordonnerez de mes

« actions, et si je parviens à calmer votre juste « ressentiment, je vous bénirai jusqu'à mon « dernier soupir, et vous servirai avec la sou- « mission respectueuse de la dernière de vos « servantes; ah! ma mère! ne me repoussez pas! »

Cette lettre resta sans réponse. L'idée de l'éternelle malédiction de son aïeule mit la pauvre enfant au désespoir. Dans la religion même elle ne trouvait pas de soulagement contre cette pensée déchirante.

Un père, une mère, sont les divinités de la terre pour des enfans religieux, et le chagrin de les avoir outragés, tient du malheur de se croire rejeté de Dieu.

Louise tomba malade, et l'on craignit pour ses jours.

Madame de B. s'établit conciliatrice, entre la jeune fille et son aïeule.

Lettre de madame de B. á madame Delmare

«Madame.

« Votre fille est souffrante. Son état n'est pas « sans danger. J'ai cru de mon devoir de vous « avertir, certaine que vous jetterez un regard « de bonté sur votre enfant.

« J'ai l'honneur, etc. »

Réponse de madame Delmare á madame de B.

« Vous vous êtes faite la protectrice d'une « fille perdue; je ne jetterai point un regard de « bonté sur elle. Son malheur étant une infa- « mie, je n'ai point d'indulgence à exercer en- « vers une infâme. Tout ce que je puis faire, « c'est de lui permettre de vivre libre, éloignée « de moi, et de chercher à l'oublier : le mépris « est le seul sentiment qui lui est dû.

« J'ai l'honneur, etc. »

Madame de B. à madame Delmare.

« Madame.

« Je ne me fais la protectrice que du malheur; *les infâmes* n'ont aucun droit à mon intérêt; la faute que votre fille a commise, est aussi grave à mes yeux qu'aux vôtres, et si je n'avais vu en elle qu'une fille sans mœurs, je ne l'aurais pas secourue. Mais j'ai vu dans mademoiselle Louise un être égaré, victime du crime d'un misérable, et des inconséquences d'une personne qui devait veiller sur elle. Votre rigueur est la cause de mon indulgence : cette indulgence l'a rendue à elle-même, à sa religion, à ses devoirs, et la ramènerait à vous, si vous ne la repoussiez pas. Le repentir a suivi le crime; serez-vous, madame, plus sévère que la Divinité, qui pardonne au pécheur repentant? vous, madame! n'avez-vous pas aussi des reproches à vous adresser? avez-vous rempli religieusement vos devoirs envers l'enfant que la Providence vous avait conservé, que sa mère, votre fille, vous avait confié?..

« Votre dernière action de l'abandonner « sans pitié, ne pouvait-elle pas causer des mal- « heurs dont vous auriez eu à rendre compte à « Dieu, plus peut-être encore que la jeune « coupable de ses propres fautes ?

« Dieu n'a pas sans raison développé notre « intelligence avant celle de nos enfans; notre « raison est le flambeau qui doit éclairer « leurs premiers pas dans la vie; si nous leur « refusons cette lumière salutaire, nous n'avons « pas le droit de nous plaindre des erreurs qu'ils « commettent. Tâchons du moins, si nous avons « à gémir sur les passions qui les égarent, de « ne point ajouter à nos regrets le reproche, « pour nous-mêmes, de n'avoir pas opposé à « ces passions les conseils de notre expé- « rience.

« L'indulgence est la vertu des vieillards; « l'indulgence amène presque toujours un ré- « sultat préférable à la sévérité. Madame, ne « refusez pas de pardonner à votre fille; je « suis sûre qu'elle se rendra digne de vos « bontés. La religion, qui a repris des droits « sacrés sur son cœur, la maintiendra dans l'a-

« mour de ses devoirs; elle n'en aura pas de plus « doux que de réparer ses torts, comme elle « vous l'a promis, madame, en vous consacrant « sa vie et ses soins.

« J'ai l'honneur, etc. »

Les leçons que renfermait cette lettre, irritèrent madame Delmare, elle n'y répondit pas. Madame de B. lui écrivit encore :

« Madame.

« Vous avez été blessée peut-être de la lettre « que je vous ai écrite. J'ai exprimé ma pensée « avec franchise, et je vous ai déplu. Excusez-« moi, et ne voyez dans mon désir de ren-« dre votre enfant à votre tendresse, que l'in-« térêt qu'elle m'inspire.

« Madame, c'est aussi au nom de votre bon-« heur que je vous prie de ne pas rejeter mes « conseils. A notre âge, on ne compte que des « jours de grâce! la mort peut venir nous récla-« mer au moment où nous nous croyons pour « long-temps encore sur la terre. Que de re-

« grets n'auriez-vous pas à ce moment fatal, si « votre sévérité devait perdre votre fille dans « ce monde et peut-être dans l'autre....

« Le courage de Louise peut l'abandonner, « si l'anathème dont vous l'avez frappée doit « peser éternellement sur sa tête. Pour chasser « cette pensée flétrissante, de la malédic- « tion de son aïeule, ne peut-elle cher- « cher des distractions dangereuses! Oh! alors « plus de salut pour elle! Maintenant elle est « vouée à une existence sans bonheur. Ne la « condamnez pas à une vie de reproches.

« Il n'y a qu'un degré d'une première faute à « une seconde; cette distance franchie, l'on « tombe dans la dégradation.

« Ne frémissez-vous pas, madame, à la pen- « sée de n'avoir pas tout tenté pour empêcher « ce malheur? Les anciens excusaient un père « qui tuait son enfant : ils l'eussent puni d'avoir « causé son déshonneur. Rendez le calme à cette « pauvre jeune fille; qu'elle puisse prier sans « craindre de trouver votre malédiction en- « tr'elle et son Créateur. Une ame que le re- « mords déchire, ne peut connaître la résigna-

« tion; pour se pardonner à soi-même, il faut
« encore que les autres nous pardonnent.

« Pardonner! c'est la plus douce des jouis-
« sances : c'est dégager son ame d'une vive
« douleur en guérissant une ame plus souf-
« frante que la sienne. Il y a dans le pardon,
« une joie inconnue à ceux qui n'ont point été
« offensés; puisque le sort vous a envoyé le cha-
« grin de l'être, élevez-vous jusqu'à votre mal-
« heur, et goûtez la joie attachée à une action
« généreuse.

« N'ayons pas, nous autres femmes, le cruel
» courage de garder rancune : ce courage ne
» convient ni à notre nature ni à nos devoirs. »

Réponse de madame Delmare à madame de B.

«Madame.

« Louise a cessé d'être ma fille, je la rejette
« pour toujours, je la voue à son repentir et
« au malheur qui l'attend. Je ne vois pas dans
« mon devoir la clémence que vous me conseil-
« lez, madame; mais dans la sévérité que j'e-

« xerce. Ne me parlez plus, je vous prie, de
« cette femme, je ne la reverrai jamais.

« J'ai l'honneur, etc. »

Plus d'espérance, se dit madame de B. après avoir reçu cette lettre. Madame Delmare ne pardonnera pas à sa fille. Pauvre enfant! que la religion la console.

XV.

— Allons, ma chère enfant, disait madame de B. à Louise, qui venait lui offrir ses souhaits de bonne année, espérons que cette année sera plus heureuse pour vous. Fortifiez-vous dans la

bonne route où vous êtes ; Dieu ne vous abandonnera pas.

Voilà des lettres de mes enfans, dit-elle, en rompant le cachet d'une enveloppe. Elle se mit à lire; ses yeux se remplissaient de douces larmes. Chers enfans! dit-elle, ils demandent près d'eux leur bonne grand'mère! le cœur de Louise se serra. Les traits de madame de B. exprimaient un profond attendrissement. Ma fille, ma chère fille! ange de bonté! de vertu! que ta mère te bénisse en ce jour, où chacun s'adresse des vœux. Toi! aussi bonne fille que bonne épouse et excellente mère, tu demandes ta mère près de toi! chère enfant!.... que Dieu t'accorde ses bienfaits, reçois ma bénédiction, et que mes prières invoquent le Créateur pour toi!

Madame de B. se recueillit assez long-temps.

—Et moi! se répétait Louise, je n'ai plus de mère, et peut-être celle qui m'appelait sa fille il n'y a pas long-temps, me maudit-elle aujourd'hui!....

— Tout cela est bien difficile, dit madame de B. en jetant un regard sur la lettre de sa fille; c'est un bien long voyage pour moi !.... Enfin nous verrons. Louise tressaillit. L'année commence mal pour moi, dit-elle, hélas! elle a fini de même : le malheur me poursuivra toujours! Elle fut distraite de ses tristes pensées par l'arrivée d'Edouard qui venait d'avoir une dispute avec sa mère pour un cadeau d'un prix trop élevé, que Gertrude avait accepté de lui. Edouard muni du souvenir d'usage, offrit à Louise une jolie boîte à bonbons; mais lorsqu'elle se disposait à l'ouvrir : « *Pas encore*, » lui dit Edouard avec mystère.

— Qu'est-ce? dit Louise tout bas.

Edouard ne répondit pas. Louise cacha la boîte.

A ce moment on annonça la vieille du rez-de-chaussée. Elle était ce jour là dans ses atours de fête : rien n'était plus burlesque que cette petite vieille enveloppée de sales chiffons, cou-

verte de panaches et d'oripeaux : ellesemblait un porte-manteau sur lequel on aurait jeté pêle-mêle une vieille défroque. Mais comme elle se croyait belle, elle avait ce jour là beaucoup d'assurance. S'adressant à madame de B., elle lui souhaita mille bonheurs ; à la jeune fille un bon mari, ou *un aimable amant*, dit-elle, en jetant ses gros yeux sur Edouard ; puis, au jeune homme, *fidélité de ses maîtresses*. Louise rougit ; madame de B. devint sérieuse ; Edouard parut embarrassé.

L'effet des inconvenances est de mécontenter tout le monde.

Pour changer le sujet de l'entretien, madame de B. parla à sa voisine de son entourage : il était mort plusieurs oiseaux, le chat avait encore manqué se brûler, et le chien était si vieux qu'il était devenu sourd.

La vieille versait des larmes au récit de ses malheurs, puis elle s'animait en jetant ses yeux saillans sur le jeune homme et la jeune fille.

—Ah! disait-elle, c'est que, voyez-vous, mon jeune monsieur et ma belle demoiselle, j'ai le cœur tendre, moi! je n'ai pas toujours été vieille! moi aussi j'ai eu de beaux yeux et de jeunes galans. Profitez, mes amis, profitez, la jeunesse passe si vite!... et puis les hommes!... oh! les hommes!... Et sur cette grave moitié du genre humain, la vieille femme débitait des histoires à faire rire de pitié sur elle-même.

— Dieu! qu'une vieille femme sans dignité est repoussante! dit Louise à madame de B. lorsque sa voisine fut partie; qui l'a donc dégradée à ce point?

— Une première faute qu'elle n'a pas su réparer, dit madame de B.

Louise baissa les yeux; Édouard leva les siens sur elle; tous deux devinrent pensifs.

— Tenez, monsieur, dit Louise, en rendant à Édouard la boîte qu'il lui avait donnée, je ne l'ai point ouverte, reprenez-la.

— Elle n'a pas su réparer une première faute, et c'est ce qui est la cause de sa dégradation. Cette femme a commencé la vie comme moi... l'a continuée sans vertu, et la termine sans dignité. Oh Dieu!

— On peut tomber plus bas encore, dit madame de B.

— Encore... dit Louise.

— Mais que me voulait M. Édouard, se dit-elle lorsqu'elle fut seule; que renfermait cette boîte? J'ai bien fait de la lui rendre, puisqu'il a mis du mystère à me l'offrir. C'est en s'enveloppant du mystère qu'Alphonse m'a perdue. Alphonse!.. que fait-il! pense-t-il à moi? Oh! non, il m'a oubliée, il ne m'aime plus!... et ma mère me déteste, me repousse, m'a maudite à cause de lui. Oh! que je suis malheureuse!!... mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!...

La pauvre fille se jette à genoux... Dieu entendit ses prières, son cœur se calma.

— Faut-il accepter d'aller vivre près de toi, ma

fille? se demandait madame de B.; mais c'est t'embarrasser encore, t'imposer des devoirs et compliquer ta vie!

Madame de B. avait soixante ans, les infirmités devaient s'emparer d'elle; fallait-il aller, au sein de sa famille jeune, gaie, florissante, porter la tristesse et le deuil! Bientôt madame de B. devait terminer sa carrière; et mourir près de ceux qu'on aime, c'est briser leur ame. Ira-t-elle porter cette douleur à sa fille, puisque le hasard a pu la lui éviter?

Refuser était aussi bien cruel! son cœur, si triste depuis leur séparation, s'épanouissait à l'idée que son bonheur passé pouvait renaître. Voir sa fille chérie entourée de respects et d'amour, jouir de ses vertus, son orgueil! de sa tendresse, son seul bien!... — Oh! non, je ne refuserai pas ma fille, disait-elle, ce serait mal reconnaître sa tendresse, ce serait de l'ingratitude. Mais n'oublions pas que ceux que je vais chercher, commencent la vie, et que moi, je la finis: que ma vieillesse n'attriste pas leur jeunesse.

A l'âge du repos, la gaieté, le bruit peuvent gêner... Eh bien, il faut s'éloigner, et ne jamais proscrire pour les autres ce qu'on a aimé soi-même.

L'amabilité des vieillards est d'empêcher qu'on s'occupe d'eux, et sans doute, avec de l'indulgence, de la bonté, on peut se faire aimer à tout âge.

Pourquoi ne pas accepter le bonheur à la fin de la vie, quand il s'offre pur à nous? C'est la folie qu'il faut rejeter, mais jamais les affections. Pour être bien placé dans le monde, il ne faut comprendre que le rôle qu'on doit y jouer. La vieillesse a le sien : s'il est moins brillant que celui de la jeunesse, il peut encore avoir de l'intérêt.

Et dès le lendemain, madame de B. annonçait à sa fille son prochain départ pour se fixer près d'elle.

Edouard avait demandé un entretien à madame de B.

— Vous avez à me parler, M. Edouard, dit madame de B., puis-je être assez heureuse pour vous rendre un service?

—Oui, madame, oui, je veux m'éclairer de vos conseils.

— Sur quoi? parlez, mon ami.

— Une femme jeune! belle! et....

— Vous êtes amoureux, je le vois.

— Profondément.

— Et vous voulez?

— Me marier.

— C'est une action grave pour un artiste.

— Le bonheur de ma vie semble y être attaché.

— Prenez garde à de fausses illusions.

— Elle est trop belle pour n'être pas la plus pure des femmes! Je vous en supplie, madame, protégez-moi.

— Je ne comprends pas en quoi je puis vous servir, quelle est donc cette femme?

En ce moment Louise entra.

— La voici, dit Edouard.

— Dieu! reprit madame de B. en cachant sa surprise, Louise!!...

Un triste regard témoigna le peu d'espérance qu'elle pouvait donner à Edouard ; il resta confondu.

Louise venait de secourir une pauvre famille; heureuse de l'amitié qu'on lui avait témoignée, elle avait oublié ses propres chagrins; son âme était rafraîchie; une joie pure animait ses yeux, en rendait l'expression céleste. Louise parla des malheureux qu'elle venait de voir avec attendrissement. Sa voix charmante pénétrait l'âme d'Edouard, et les réticences de madame de B. ne changèrent rien à sa résolution. Il brûlait de connaître les obstacles qui paraissaient devoir le séparer de la femme qu'il aimait; bien décidé à les renverser, il demanda un nouvel entretien à madame de B. qu'il obtint pour le lendemain.

— Je suis sûr que je la trouverai pure comme

ses traits, disait-il; madame de B. s'effraye pour rien, et la petite croit être perdue parce qu'elle aura commis un tout petit péché.... Elle est si belle! on n'est pas criminelle avec des yeux aussi touchans que les siens. L'heure n'était pas sonnée qu'Edouard est au rendez-vous. On l'introduit dans le salon; une femme l'y attend, elle est pâle, elle a pleuré! Elle est plus belle encore!... — C'est moi, monsieur, dit-elle à Edouard en le saluant, c'est moi qui vais vous répondre, parlez.

— A vous, mademoiselle! Eh bien! serai-je le plus heureux ou le plus malheureux des hommes?

— Si j'acceptais votre main, répondit Louise, vous ne seriez pas heureux, car je ne serais pas digne de vous.

Edouard pâlit!

— Mon Dieu! quel crime avez-vous donc commis?...

Elle garda le silence.

— Vous êtes bonne, généreuse, l'amour.... un amour indigne de vous aura blessé votre cœur?

Louise rougit.

— Oh! je devine... peut-être? — Eh bien! si je vous aimais trop pour consentir à vous perdre, si je vous aimais assez pour oublier, assez pour pardonner....

— Vous n'avez point à me pardonner, monsieur, répond Louise avec dignité, je ne vous ai point offensé....

— Eh bien! alors que craignez-vous?

— Votre mépris, si je vous acceptais.

— Oh! mon amour vous en sauvera.

— L'amour n'a pas garanti du mien celui que j'aime....

— Vous l'aimez toujours, et vous le méprisez!!...

— Vous m'aimez bien, vous, sans m'estimer!..

— Et lui, vous aime-t-il encore?

Louise soupira.

— L'ingrat! dit Edouard.

— Qui vous a dit, monsieur, qu'il ne m'aimait plus?

— Pardon; mais l'abandon où il vous laisse..

— Nous devons être séparés éternellement! répond Louise avec douleur.

— Pas d'espérance pour l'avenir?

— Aucune.

— Et votre cœur se fermera à toute affection nouvelle! oh! laissez-moi, laissez-moi croire que vous changerez?

— Jamais, tant que je ferai mon devoir. Ah! monsieur Edouard, ne cherchez pas à ébranler ma résolution; je suis séparée du monde, un homme s'est rendu maître de ma destinée, je ne puis changer mon sort. Ne voulant point ternir le nom d'un honnête homme, je me voue au célibat....

— Que vous êtes sévère pour vous-même ! dit Edouard.

— Puissé-je obtenir ainsi l'indulgence des autres.

— Ah ! dites l'estime, le respect !...

— Que vous me faites de bien !...

— Si vous vouliez, vous auriez davantage...

— Alors je perdrais tout ! Adieu, monsieur Edouard, dit-elle, en se levant et lui tendant la main.

Elle avait besoin d'être seule.

Il y a des chagrins qui se répandent sur tous les événemens de la vie. On croit n'avoir qu'une douleur, on en a mille.

Edouard quitta Louise, pénétré d'intérêt pour cette femme coupable et honorable encore. Il regrettait de ne pouvoir s'unir à elle, et cependant il lui savait gré de sa résistance.

Madame de B. attendait l'issue de cet entre-

tien. Louise avait été, dans cette circonstance, ce que sa bienfaitrice la souhaitait, décidée spontanément à refuser l'offre du jeune artiste; mais une autre douleur encore menaçait Louise: madame de B. allait quitter Paris, il fallait enfin parler de ce départ, de cette séparation si pénible pour la jeune fille! Un seul parti lui restait, celui de vivre dans la retraite, d'entrer dans une maison où ses sentimens religieux pourraient s'agrandir, se fortifier, et prendre dans son cœur toute la place que des affections nobles et pures ne pouvaient y occuper.

Dieu est si bon qu'il permet qu'on l'aime en regrettant même un autre amour; et pour cette sainte passion qu'il accepte, il pardonne le passé, promet une éternité de bonheur à celui qui veut réparer ses torts.

Louise fut conduite par madame de B. dans le couvent où elle-même avait été élevée.

Ce n'était pas un établissement somptueux, riche de dotations, c'était une maison à quelques lieues de Paris, où les religieuses, amies de

madame de B., se cloîtrèrent elles-mêmes par habitude de l'être.

La liberté gêne autant les gens accoutumés à l'esclavage, que les chaînes pèsent à ceux qui n'en ont point porté.

Ces bonnes femmes préféraient au bruit du monde le silence du cloître... aux distractions, l'uniformité d'une vie simple, et même à beaucoup de fortune, le plaisir de vivre avec économie. Elles recevaient toujours avec bienveillance les personnes que la Providence leur envoyait.

La pensée de Dieu ne quitte pas un instant les ames vouées à son culte. Bonheur, malheur, tout vient de sa volonté céleste, tout est accepté par des cœurs religieux avec résignation et douceur.

Lorsque Louise arriva, ce fut un jour de fête dans la petite communauté.

La belle campagne qui se développait au-

tour de l'habitation, malgré les frimas, désattristait l'ame : les arbres dépouillés de feuilles et les champs sans verdure, sont préférables encore, pour celui qui veut fuir le monde, à ces ramas de maisons dans les villes, qui semblent jeter au dehors le trop plein de la tristesse qu'elles renferment.

Madame de B. resta quelque temps avec sa protégée, comme pour l'acclimater à sa demeure, et l'accoutumer à sa nouvelle vie. Louise éprouva bientôt du calme qui l'entourait, un soulagement réel.

Madame de B. laissa Louise dans la retraite qu'elle lui avait choisie, l'exhorta à conserver le courage qu'elle avait montré près d'elle; elle lui promit de ne pas l'oublier, de lui donner ses conseils, et de lui conserver le tendre intérêt qu'elle lui avait inspiré.

Elles se séparèrent bien affligées toutes deux.

Pour Louise, le départ de madame de B. fut un cruel chagrin.

La tendresse de cette excellente femme lui était si nécessaire ! pouvait-elle espérer que madame de B. ne l'oublierait pas au sein de sa famille, entourée d'affections qui allaient remplir tout son cœur.

Madame de B. la rassura : « Vous êtes, lui » dit-elle, ma fille adoptive ; que ce titre vous » rassure contre mon abandon ; je sais tous les » devoirs qu'il m'impose. » Elle promit à Louise de lui écrire, et voulut connaître toutes ses pensées, toutes ses actions, elle s'assura qu'elle trouverait toujours en elle un guide, un soutien, une indulgente amie.

Louise versa bien des larmes, mais elle sentit qu'elle n'avait pas tout perdu dans l'embrassement maternel qu'elle reçut de madame de B.

Louise, après quelques jours de cette séparation pénible, comprit qu'elle devait, par le travail seul, chercher à tromper sa douleur. Une liberté complète de l'emploi de son temps, faisait de sa journée une propriété exclusive, de laquelle elle tirait le parti le mieux entendu pour son bonheur.

De toutes les jouissances calmes, celle d'occuper, par le travail qu'on s'est choisi, les heures qui composent la vie, est peut-être la plus douce qu'on puisse goûter, surtout si cette occupation doit être utile aux autres.

Madame de B., dans des lettres pleines de sagesse et de bonté, soutenait le courage de sa jeune amie; elle lui exprimait, surtout, l'estime que lui inspirait sa conduite. « Consolez-vous, ma Louise, disait-elle, de vivre séparée du grand monde : un jour, par vos vertus, Dieu vous acceptera près de lui, une éternité heureuse ne vaut-elle pas mieux que quelques jours de plaisir ?...... »

Cependant, madame de B. comprenait le sacrifice que l'honneur imposait à cette femme jeune et belle, et ne craignait pas de gémir sur son sort avec elle. « Pourquoi Louise n'a-t-elle pas eu la même destinée que moi? se demandait madame de B. » Un être bon, s'étonne toujours d'être plus heureux que les autres, et madame de B. se trouvait si heureuse !!.... Un jour elle écrivait à Louise :

« Vous désirez connaître ma vie, j'aime et je » suis aimée; placée au sein de ma famille » comme le confesseur de chacun, je puis lire » dans tous les cœurs; car tous ont besoin de » me confier leur secret. Mes enfans savent que » pas un être au monde ne peut avoir pour » eux, ma tendresse, mon indulgence, surtout » cet intérêt sacré pour leur bonheur auquel » est attaché le mien. — L'amitié d'une mère » est inquiète et passionnée, elle a ses tour- » mens !.... Mais la tendresse d'une aïeule est » pure comme l'enfance à laquelle elle s'adresse. » Ce sentiment fait renaître en nos cœurs flé- » tris par les années et l'expérience, des sensa- » tions que nous croyons pour toujours effacées; » ces jeunes rejetons de notre existence qui » s'éteint nous consolent de finir.

» L'accord de l'enfant et du vieillard trouve » son harmonie dans la faiblesse de chacun. La » vieillesse sent moins ce qu'elle a perdu, près » de l'enfance qui n'a rien encore. De là peut- » être cet amour qui n'est pas sans faiblesse » pour sa seconde génération.

» Ne devons-nous pas, en effet, de la recon-

» naissance à ces petits êtres, qui viennent dés-
» attrister notre vie par leur sourire angélique,
» et faire battre notre cœur par leur tendresse
» si pure !....

» Ici, ma chère Louise, j'ai des devoirs bien
» doux à remplir ; des conseils, des encoura-
» gemens, des consolations à donner : ces con-
» solations, ces conseils, peut-être nécessaires
» à ceux qui me les demandent, me sauvent de
» la pensée décourageante d'être inutile sur la
» terre.

» J'attendrai avec calme que Dieu m'appelle
» à lui. A mon âge, il n'est plus besoin de comp-
» ter les heures ; chaque jour est un jour de
» grace, un bienfait ; je l'accepterai sans me
» tourmenter du lendemain. Le lendemain pour
» moi, c'est l'éternité ; j'ai vécu de manière à
» ne pas la craindre, et Dieu est juste. »

A peu de temps de là, madame de B., entourée de sa famille, finit sa noble carrière. Elle laissa des regrets ineffaçables, et l'exemple de ses vertus fut pour ses enfans un engagement sacré, que chacun remplit avec honneur.

Cet exemple, dont Louise avait profité pour elle-même, était, après la mort de sa bienfaitrice, un souvenir religieux, qui la guidait dans ses actions.

Il semble que ceux qui nous ont aimé, de leur tombe même, veillent encore sur nous. Si nos regrets s'adoucissent de la perte d'un ami, c'est peut-être par la pensée que son âme répond encore à la nôtre.

Ce fut dans l'exercice de la bienfaisance que Louise chercha des consolations.

La bienfaisance!.. Cette passion qui porte l'homme à soulager son semblable, qui distingue l'être aimant et bon de l'homme sec et dur, lui promet des jouissances inconnues à l'égoïste. Celui-ci pleure et rit seul; il porte avec soi tous ses chagrins et toutes ses jouissances; les uns restent sans consolations, les autres sans encouragemens.

La joie qui ne peut se répandre dans un autre cœur, finit par croupir et se corrompre dans celui qui la renferme.

L'homme bienfaisant, au contraire, trouve partout une âme pour jouir ou pour gémir avec la sienne.

On voyait Louise porter ses secours dans la cabane du pauvre : c'était un ange, disait-on, que le Seigneur avait envoyé aux saintes Ursulines, pour exercer le bien que ces dignes femmes ne pouvaient plus faire. Le présent rappela le passé, et les craintes sur l'avenir se dissipèrent. L'hiver sera moins rigoureux, disaient les pauvres, les Ursulines nous protègent, l'ange nous l'a dit.

Des soins d'une nature bien différente attendaient Louise, près d'un être plus souffrant et plus malheureux que tous les malheureux que Louise avait secourus.

Depuis plusieurs mois, dans une maison d'aliénés, une femme d'un âge avancé gémissait, atteinte d'une folie furieuse. Cette femme se déchirait le visage, les bras, le sein, avec des hurlemens affreux; sa folie était si effrayante, que personne n'osait l'approcher. Son histoire

courait les campagnes ; on racontait qu'elle avait été riche, mais que Dieu l'avait damnée.

Louise se rendit à la maison qui renfermait cette malheureuse, et demanda à la garder. Le maître de l'établissement ne fut pas sans surprise, de voir tant de courage uni à tant de jeunesse et de beauté. Mais le costume de sœur de charité, que Louise portait, changea son étonnement en une admiration que bien souvent il avait pu sentir pour ces femmes dévouées à tous les malheurs, qui se font des vertus une habitude, et de la bienfaisance un besoin.

— Eh quoi, mademoiselle, vous voulez vous faire gardienne de cette furie! mais vous ne savez pas ce que vous entreprenez.

—Dieu m'aidera, dit Louise, faites seulement qu'elle ne puisse pas m'empêcher de lui donner mes soins; c'est tout ce que je vous demande.

— Ah! soyez tranquille, elle a la camisole, elle ne peut bouger.

Louise se dirigea, le cœur serré, vers la cellule de la malade. Depuis plusieurs jours, l'air n'avait pas été renouvelé dans cette chambre étroite, on y respirait une odeur fétide.

— Ciel! dit Louise, ne pourrait-on pas placer cette ſemme ailleurs? on est asphixié, ici.

— Oh! oui, répond le gardien, maintenant que quelqu'un veut bien s'en charger.

On roula le lit dans une autre pièce, la malade dormait. Louise suivait en silence cette espèce de tombeau qui renfermait un être vivant. Mais non : l'homme privé de sa raison est plus mort que dans le dernier asile. Pendant que la malade dormait, Louise observait ses traits, ses yeux à demi fermés, roulans dans leur orbite, rouges et enflammés ; sa bouche, d'où s'exhalait une respiration brûlante, saccadée, qui se faisait passage au travers de lèvres violettes et desséchées; la peau de son visage et de son col, briquetés, ridés, ressemblait à un parchemin passé au feu, puis des cheveux roux et gris tombaient sur ses joues décharnées;

enfin les muscles de son col, tendus comme des cordes et à peine recouverts de chair, étaient en contraction perpétuelle, contre un collier grossier et rude, qui paraissait la faire souffrir.

Louise chercha à desserrer un peu cet instrument de torture; au mouvement qu'elle fit, la vieille ouvrit les yeux et les fixa sur la jeune fille; son regard exprimait un étonnement stupide; elle se redressa, ses bras se tordirent et paraissaient vouloir en frapper l'objet qui était devant elle. Elle lui fit un sourire affreux.

Louise sentit froid au cœur... mais la malade ne pouvait l'atteindre, et Louise rassurée s'approcha d'elle, lui présenta le breuvage qu'elle devait prendre; la malade le but sans détacher ses yeux de la jeune fille. Mais bientôt elle tomba dans un assoupissement léthargique; une sueur abondante couvrit son visage. Louise, voulant étancher l'eau qui coulait de son front, ouvrit un meuble qui contenait différens objets : un mouchoir brodé tombe sous sa main; elle croit reconnaître les fleurs qui l'entourent,

l'examine : dans l'un des angles sont deux chiffres qu'elle reconnaît; dans un autre ces mots : *A ma mère!* C'est mon ouvrage, dit-elle en frémissant; par quel hasard cet objet se trouve-t-il ici? qui l'a apporté? qu'est-ce que cela?.. Elle s'échappe, court au maître de la maison, lui montre le mouchoir; les larmes l'empêchent de s'exprimer.—A qui cet objet, dit-elle? C'est tout ce qu'elle put proférer : A qui, répéta-t-elle encore!!.. On ne comprend pas, on la croit folle; on lui dit de se calmer. Elle remonte, tourmentée par un doute affreux, qu'elle voulait à tout prix éclaircir.

Quelques instans après, on aperçoit Louise, inondant de ses larmes le lit où la malheureuse vieille souffrait. Louise avait interrogé les effets contenus dans le meuble, où le précieux mouchoir s'était trouvé avec plusieurs bijoux qu'elle reconnut avoir appartenu à sa mère; puis enfin une boîte. Elle l'ouvrit. Oh Dieu! un médaillon renfermait le portrait d'un homme!.... oh! qu'il lui parut ressemblant!!.. que sa vue lui fit de mal!!.. cette apparition réveilla dans son cœur ses douloureux souvenirs.

— Lui!.. lui! dit-elle d'une voix gémissante! Oh! ma mère, ma mère! s'écrie-t-elle, en tombant à genoux au pied du lit de la folle : oh! désespoir! oh! punition!

La malade dormait profondément. Louise la dégagea des liens qui paraissaient la fatiguer; puis s'adressant au médecin céleste, elle resta tranquille à prier, auprès de la furie que personne n'osait approcher.

Louise, les yeux fixés sur sa mère, cherchait à reconnaître dans ses traits quelques traces de ressemblance avec la femme d'autrefois. Voilà donc, se disait-elle, cette figure, si longtemps l'idole de sa vie! ces yeux, qu'on a trouvés si beaux!.. Voilà cette femme, qu'un cortége d'amans suivit dans sa jeunesse... Cette femme riche, brillante, environnée de luxe et d'élégance... La voilà!.. la voilà sur un grabat, enveloppée d'une toile grossière; dans une chambre misérable, n'ayant pas un serviteur à elle ; abandonnée de tous les siens par la peur qu'elle cause, la voilà!.. pas un ami qui pleure sa détresse.

— Et moi! qui ne suis amenée près d'elle que par le hasard... Oh! non, non, le hasard ne fait pas remplir un devoir : Dieu seul préside aux actions louables... C'est Dieu qui m'a placée ici, j'y resterai; je le jure en son nom, jusqu'au moment où il m'en retirera.

Elle se remit à prier, à pleurer sur sa mère!..

—Allons, dit une servante qui en ce moment entra, ne vous affligez pas tant pour une folle; ça n'en vaut pas la peine, d'autant que celle-ci n'ira pas loin, à ce qu'on nous assure.

— Grand Dieu! qui l'a dit? s'écrie Louise au désespoir.

— Une femme furieuse, ce n'est pas grand dommage, reprend la fille.

— Vous voyez bien qu'elle ne me fait aucun mal à moi, dit Louise.

— Elle dort; mais avant qu'elle ne se réveille, garottez-la bien, si vous tenez à vos beaux yeux.

La vieille s'éveilla, et lança sur la servante un regard furieux.

— Sortez, dit Louise, sortez, elle a peur de vous.

— Oh! non, dit-elle, quand elle fut seule, non, je ne la lierai pas, dût-elle me déchirer : je ne veux pas lui faire mal... moi!...

Louise se mit à genoux près d'elle, comme pour implorer son pardon.

Madame Delmare se réveille enfin, elle se lève à moitié sur sa couche, et paraît désirer en sortir. Louise l'aide à se débarrasser des haillons qui la couvrent, et les remplace par des vêtemens propres et élégans. La vue de ces objets, si long-temps ses délices, firent errer un sourire sur les lèvres de la folle; un sourire! ah! plutôt une horrible contraction!... il semblait voir la mort heureuse. Louise continua pourtant : elle plaça sur ses cheveux une jolie coiffure, couvrit ses épaules d'un schal précieux; ajouta à sa toilette quelques bijoux. La vieille parut contente, mais elle ne disait rien encore. Louise n'osait parler... La crainte que sa mère ne reconnût sa voix lui imposait si-

lence, elle était toujours à genoux devant elle. Alors la vieille la repousse durement. Louise se rapproche en fixant ses yeux avec douceur sur les yeux de sa mère; en joignant ses mains comme pour demander grâce... Alors la vieille exhala un cri affreux :

— Tu as peur? ah! je fais peur à tout le monde, moi!... dit-elle avec une joie féroce.

Elle se leva, se promena à grands pas, jetant des regards de mépris sur la jeune fille.

Louise, terrifiée, n'osait bouger; elle s'était un peu éloignée.

— Viens, viens, dit la folle; viens ici, viens, tu ne me fais pas de mal, toi!... oh! non, tu m'as habillée de mes beaux habits... je ne t'en veux pas... viens... viens... viens donc, dit-elle en l'attirant rudement.

Louise obéit, elle s'approcha avec respect et crainte. La vieille était assise; elle prit Louise sur ses genoux.

— Tu es jolie, dit-elle, qui es-tu, pour ve-

nir me soigner? personne ne prend pitié de moi, je suis si méchante! méchante!!... si tu savais comme on a été méchant pour moi!...

— Ecoute...

Et la vieille serrait la jeune fille entre ses bras décharnés, blessant sa taille souple avec ses coudes anguleux.

— Ecoute, te dis-je.

Louise ne respirait pas.

— J'avais un mari, il m'a trahie!... Et comment?... Oh! Dieu!...

La vieille voulait s'arracher les cheveux et le visage. Louise la suppliait les mains jointes, à voix basse, de se calmer.

— Me calmer! sais-tu, encore?... écoute : j'avais une fille, eh bien?... Elle m'a trahie aussi, elle m'a trahie! et comment?.. Avec cet infâme!.. les monstres! tous deux, ils m'ont assassinée.. Je les maudis!!...

Louise jette un cri, et de ses bras elle entourait sa mère, caressant son visage hideux, la suppliant, se jetant à ses pieds, dans un délire si réel, que Louise paraissait la folle à ce moment.

— Non, non, c'est impossible, disait-elle, non, ne les maudissez pas!... c'est affreux de maudire; c'est horrible d'être maudite!... révoquez, révoquez ce mot; rejetez cette pensée affreuse!... elle tuerait votre enfant!...

— Qu'est-ce que cela te fait? dit la vieille, en regardant Louise avec des yeux où se peignait une curiosité singulière! que t'importe, quand je la tuerais, cette infâme, ce serait justice. Tu veux la défendre, toi? dit-elle, en la saisissant et la secouant avec fureur!

— Non, madame... je ne veux pas vous tourmenter, vous irriter; je veux votre repos, votre bonheur... Calmez-vous, calmez-vous, au nom du ciel!...

— J'ai la fièvre, vois-tu, je souffre là, là, dit-elle en montrant son cœur, et puis là: oh! que ma tête me fait mal!

Louise posa sa main sur le front de sa mère, et les larmes qu'elle y laissait tomber comme une douce rosée, adoucirent peu à peu le feu qui le brûlait. La vieille paraissait en éprouver du soulagement.

— Tu es bonne, toi! dit-elle, tu es jolie!... jolie!... j'ai été jolie, aussi, moi!...

— Oh! oui, dit Louise, et vous l'êtes encore?

— Moi? tu me trompes, enfant!... regarde ces yeux creux, cette peau fanée... oh! que c'est affreux!!...

— Cette fille aurait ton âge..... la misérable!.. où est-elle, que je la déchire!...

— Ah! n'y pensez pas, dit Louise..... elle est punie!

— Tant mieux!... dit la vieille avec joie.

Louise sanglottait.

— Ne pleure pas, enfant, reprit la folle, tu es bonne fille, tu me soignes bien, tu ne m'as pas mis de collier de fer, toi!....

— Oh! non, dit Louise, je préfère souffrir s'il le faut, à vous donner la moindre douleur.

La folle ne l'écoutait plus; elle marchait, gesticulait dans la chambre, heurtait brutalement tout ce qui se trouvait sur son passage; se parlant à soi-même, disant à haute voix des mots sans suite: riant aux éclats, puis tombant dans la stupeur; enfin, donnant des signes d'une aliénation dangereuse.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans apporter de soulagement à l'état de madame Delmare. Les médecins ne pouvaient offrir que des moyens de rendre ses derniers momens moins affreux.

Louise s'était fixée jour et nuit près de sa malheureuse aïeule; endurant avec la résignation d'un martyr les mauvais traitemens qu'il plaisait à la folle de lui faire subir.

Cependant Louise obtenait par la prière bien plus que les autres n'avaient obtenu par la menace. C'était un spectacle touchant, de voir l'influence d'un être faible et raisonnable, sur

un être furieux et privé de raison ; un fou soumis non à la volonté d'un maître, mais aux larmes d'un enfant.

— Oh ! disait Louise, que Dieu lui accorde un instant lucide, et le désir de me pardonner. Puis après, ma tendresse, mes soins, pourront peut-être adoucir ses souffrances, et mon dévouement ne la quittera qu'au tombeau.

Depuis quelques jours madame Delmare paraissait plus calme ; Louise reprenait de l'espérance, et craignait en même temps qu'elle le souhaitait, cet instant, où la raison de sa mère réveillant ses souvenirs, lui ferait reconnaître près d'elle l'enfant qu'elle détestait.

Un jour, madame Delmare appelle avec force ; Louise accourt, madame Delmare se lève, elle fixe ses yeux sur sa fille : un tremblement convulsif saisit ses membres, un cri s'échappe de sa poitrine... Ciel ! dit-elle, que vois-je?... où suis-je?... Elle tombe évanouie ; on la croit morte.

Comment dépeindre le désespoir de la pauvre Louise! Elle se jette sur le corps inanimé de sa malheureuse aïeule; elle la serre dans ses bras; l'appelle avec des cris et des sanglots; une sorte de puissance supérieure l'anime: Non, dit-elle, non, ma mère, vous ne mourrez pas ainsi, c'est impossible!... si vous mourez en me maudissant, je vais vous rejoindre moi! je ne vivrai pas sur cette terre où vous m'avez condamnée!... ma mère, ma mère! pardon, ou la mort!...

Ces cris avaient attiré les gens de la maison; voyant une femme morte, une autre au désespoir, on fit venir du secours, et l'aumônier entra.

Dieu a délégué à quelques hommes le droit de pardonner en son nom sur la terre: que cette mission est belle, quand les hommes qui la remplissent la comprennent dignement!....

Oh! le plus grand de tous les biens qu'un homme puisse faire, sans doute, c'est de réconcilier le pécheur avec lui-même, avec son

Dieu au moment où la tombe mystérieuse va le renfermer à jamais, de rendre doux le passage d'une vie troublée par des passions, des fautes, des haines, quelquefois des crimes et des remords, à un néant incompréhensible et terrible!.. calmer à cette heure suprême les craintes et l'effroi du coupable; donner au juste l'espérance du bonheur, au moment où il perd la réalité de toutes jouissances; faire pressentir l'amour dans un monde inconnu, afin d'adoucir les regrets pour les affections qu'on abandonne; enfin recommencer la vie du mourant, à l'instant où elle va finir : oui, cette mission est sublime! malheur à celui qui la condamne !

Le digne aumônier, qui était présent, voit avec horreur une espèce de squelette, embrassé avec amour par une femme jeune et belle. Il sépare doucement l'une de l'autre, et, prenant le bras de la vieille :

— Elle vit encore, dit-il avec calme.

— Ma mère n'est pas morte! s'écria Louise égarée; oh mon Dieu, je te remercie !!...

Elle tombe à genoux devant le prêtre.

— Mon père, dit-elle dans son égarement, ma mère m'a maudite; réveillez-la pour qu'elle me pardonne, ou je vais la suivre au tombeau!... N'est-ce pas, mon père, qu'un enfant ne peut vivre avec la malédiction de sa mère?

Le saint homme la relève.

— Priez, lui dit-il, mon enfant, et calmez-vous.

Il appelle des secours. Madame Delmare respire, mais elle n'a qu'un pied sur la terre, l'autre a touché la tombe; sa tête est calme, elle n'est plus folle; elle sent tout son malheur.

— Je vais mourir, dit-elle, qui m'enseignera la route du salut?

— Moi, ma fille, reprend l'aumônier; moi, que Dieu envoie vers vous pour adoucir vos derniers momens. Ma fille, bientôt vous allez paraître devant votre juge; vous allez lui rendre compte de votre vie. Dieu connaît vos torts,

mais c'est dans l'autre monde qu'il condamne ou absout. Il faut, avant de quitter cette terre de douleur, purifier votre âme par un aveu complet de vos fautes : ma fille! que nulle haine n'entache votre cœur. Pour mériter le pardon pour vous-même, accordez-le à qui vous a offensée : ces paroles du Seigneur vous dictent votre devoir.

Dites, ma fille, n'avez-vous reçu aucune offense dans votre vie?

La vieille leva ses yeux; un sentiment pénible s'y lisait.

—Oui, oui, je le vois, dit l'aumônier, vous avez été offensée : eh bien ! c'est la destinée de tous. Mais dites, n'avez-vous conservé nul ressentiment des offenses que vous avez reçues? n'avez-vous pas fait souffrir vous-même ceux qui vous ont causé des peines?

La vieille baissa les yeux, et ne répondit pas.

—Les instans sont précieux, reprend le prê-

tre, n'en perdons pas, au nom de votre salut. J'attends votre confession, ma fille, et Dieu vous écoute.

Madame Delmare déposa dans le cœur du saint homme, ses secrets, ses chagrins et ses torts. Elle avoua bien des faiblesses!..— J'attends l'absolution, mon père, dit-elle avec crainte....

— Louise attend sa grace, répond l'aumônier... Voulez-vous recevoir la vôtre? pardonnez à votre fille! mais que ce pardon soit pur et senti, comme le pardon de Dieu, qu'il va vous accorder par ma bouche.

Madame Delmare réfléchit encore.

— Prions tous deux, dit le prêtre, prions le Seigneur de faire descendre sa grace en votre âme; qu'elle la purifie de tout venin terrestre.

Madame Delmare tomba dans un profond recueillement.

Le saint homme éleva sa voix vers le ciel,

et Louise attendait son sort en priant avec ferveur.

On voit peu à peu l'expression du malheur s'effacer des traits de madame Delmare. Le ciel paraît s'ouvrir pour elle, et, d'une voix émue, qui sortait pure de son ame :

— Qu'elle vienne... s'écria-t-elle, qu'elle vienne... Je lui pardonne !...

Louise accourt... et dans un dernier embrassement, elle reçoit le pardon de son aïeule.

Ainsi, par la douce parole d'un homme inspiré de Dieu, l'anathême qui pesait sur le front de Louise s'efface, le feu qui brûlait son cœur s'éteint; et, coupable encore à ses propres yeux, elle est soulagée. Le pardon de sa mère la rend plus digne de prier ; elle croit à la clémence de Dieu, parce que Dieu a fléchi sa mère, la voie du salut lui semble ouverte désormais. Elle y marchera avec assurance, Dieu l'y appelle.

Elle revient dans sa retraite après plusieurs

mois de fatigues et de souffrances, plus heureuse qu'autrefois; son front est pur, son sourire est doux; ses yeux se lèvent sereins vers le ciel; elle ne craint pas d'y lire ce mot terrible: *malédiction*. Le chagrin même qui blesse encore son cœur, pourra s'adoucir.

Quand on échappe à un grand malheur, on devient doux pour les autres.

— Dieu a jeté sur moi un regard de bonté, dit-elle, Dieu ne m'abandonnera pas.

XVI.

— C'est moi, dit Édouard à la portière de la maison du Marais.

— Vous, monsieur, après deux ans d'absence! Ah! tout a bien changé, depuis deux ans!...

— Vraiment, dit Édouard, qu'est-il donc arrivé ?

— Madame de B...

— Je sais, dit Édouard, madame de B. a fini ses jours près de sa fille.

— Madame Delmare est morte aussi, monsieur. La vieille du rez-de-chaussée est partie.

— Et mademoiselle Louise ? dit Édouard.

— Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue.

Édouard se disposait à monter chez sa mère.

— Arrêtez, monsieur, dit la vieille portière. Votre mère n'est pas chez elle.

— Elle est sortie ?

— Non, monsieur...

— Ma mère n'est pas sortie, et n'est pas chez elle...

— Oh! monsieur, c'est que, voyez-vous, il y a bien long-temps que madame votre mère n'est rentrée ici.

— Sans qu'on sache ce qu'elle est devenue?...

— Oh ! si fait !

— Vous me rassurez.

— Cependant...

— Que voulez-vous dire?...

— Comment, monsieur ne sait pas?...

— Je ne sais rien.

— Pauvre jeune homme ! marmota la vieille.

— Parlez donc, dit Edouard impatienté.

— Ah! M. Edouard! c'est horrible!!

— Qu'y a-t-il ?

— Je n'oserai jamais vous dire cela, moi!

— Je suis au supplice! est-il arrivé un malheur à ma mère ?

— Si ce n'était qu'un malheur!

— Grand Dieu! est-elle morte?

— Il vaudrait mieux.

— Misérable femme ! au nom du ciel, dites-moi la vérité, vos paroles m'assassinent !

—Eh bien ! monsieur, votre mère !!... mais voyez-vous, je suis sûre que c'est par erreur, que les juges se sont trompés; que les experts n'y voyaient pas; un juge, un expert, ne sont pas infaillibles.

— Que voulez-vous dire?

—Que votre mère.... pauvre M. Edouard! que votre malheureuse mère.... ah ! mon Dieu! elle se trouve compromise dans une fâcheuse affaire..... A cause d'un misérable juif, qui a fait..... un..... un..... faux..... Elle a été arrêtée; enfin..... elle est en pris.....

— Malheureuse! n'achève pas.... s'écrie Edouard, quelle horreur!.... Ma mère... arrêtée!!. Oh! supplice... oh infamie!!. Non, non, c'est impossible, tu rêves, vieille folle, tu racontes-là des mensonges; on t'a dit des absurdités et tu les répètes... Voyons, voyons, la vérité ou tu vas te repentir....

Édouard saisit le bras de la portière avec une sorte de fureur.

— Laissez donc, lui dit celle-ci effrayée,

c'est vous qui n'avez pas votre raison. Je vous dis, moi, que votre mère est en prison, monsieur, en prison, accusée de complicité... Entendez-vous, et laissez-moi le bras, vous me faites mal.

— Ma mère en prison ! dit Edouard accablé; en prison!!.. Il avait la mort dans l'âme... Il n'osait plus interroger, il était anéanti.

—Bah! tout cela s'arrangera, dit la vieille portière avec sa voix aigre. Le son discordant de cet affreux organe fit sortir Édouard de sa stupeur, il se leva furieux.

—Que dis-tu qui s'arrangera, vieille sorcière!. Que veux-tu qui s'arrange?! La honte de ma mère que tu viens avec ton horrible voix de me déclarer?! Comment cela peut-il s'arranger, dis? de quelle manière? parle donc, parle donc... La vieille tremblait : le maintien d'Édouard, sa pâleur, son air égaré inspiraient l'effroi.

Édouard se livre à son désespoir. Des sanglots s'échappent de sa poitrine.

A la vue de cet affreux malheur, la pauvre

femme veut consoler Édouard, mais sans adresse, elle blesse son cœur davantage encore.

Cependant elle pleurait, et les larmes, de quelque part qu'elles viennent, adoucissent toujours l'amertume de nos pleurs en s'y mêlant.

Édouard s'éloigne enfin de ce lieu où il venait de rougir, pour se livrer sans témoin à sa flétrissante douleur.

Oh ! quelle nuit affreuse pour cet homme qu'une seule pensée avait guidé depuis ses premiers pas dans le monde. L'honneur ! son idole, sa vie !.... Cet homme qui n'avait jamais commis une faute légère sans se la reprocher comme un crime!—Ma mère menacée d'un jugement infamant! se dit-il. Et le nom que je porte, avili!!... Mais je n'oserai plus lever les yeux ! Je lirai dans tous les regards : C'est son fils !.... Non, non, je n'y consentirai pas ; non, je ne vivrai pas avec un nom flétri....

Il faut m'affranchir de cette horrible injustice !

Il médite : Oui... oui.. répète-t-il tout bas... oui, c'est cela...

Il attend le jour. Le jour est bien lent à venir quand on le souhaite avec l'ardeur du désespoir.

Paris était encore dans le silence.

Édouard traverse toutes les rues du Marais, descend par des chemins détournés, jusqu'au quai de la Grève!... Il regarde le lieu du supplice. Un frisson le saisit!... La rivière est là... C'est un asile pour le malheureux, quand sa vie, trop lourde de douleurs, ne lui laisse pour soulagement que l'espoir d'un crime... Il éprouve un affreux désir. . mais non, avant il veut revoir sa mère... Arrivé au Palais fatal, il court de corridor en corridor, de porte en porte : il frappe, il crie, personne ne répond. Sous cette enceinte immense il est seul.

Le désespoir peuplerait un désert de toutes les pensées qu'il exhale.

Après quatre heures d'attente!... un homme

paraît enfin, Edouard s'approche de lui; Edouard l'effraye par sa pâleur.

— Que me voulez-vous, dit celui-ci?

— Je veux des éclaircissemens sur l'affaire de madame Durand...

— Vous voulez?...

— Oui, oui, je veux savoir où en est le jugement?

— Il sera prononcé aujourd'hui, répond l'homme noir.

— Aujourd'hui même, dit Edouard?... Et, que pense-t-on du résultat?

— Qu'ils seront condamnés.

— Condamnés! s'écrie Edouard, condamnés!....

— Oui, répond froidement le greffier, il y a faux! spoliation!...

— Arrêtez... arrêtez... monsieur, savez-vous que vous pouvez commettre un crime, en disant cela?

— Je répète ce que tout le monde dit... d'ailleurs, ce sont des usuriers, et la Cour n'a pas de pitié pour ces fléaux des familles! les galères et les travaux forcés, voilà le sort qui leur est réservé!... Oh! mon Dieu, que vous arrive-t-il donc? pauvre jeune homme!!...

Edouard était tombé sans connaissance; une attaque de nerfs horrible l'avait saisi : mais des secours lui furent prodigués, et bientôt il put poursuivre ses horribles recherches.

Il voit la foule à la porte de l'une des salles du Palais, une immense. Il demande ce qu'on attend? Une femme du peuple répond : Nous venons voir condamner les faussaires.

—Oh! opprobre sur moi! s'écrie le malheureux Édouard.

Il approche enfin près de la prison de sa mère; une fièvre brûlante exalte son cerveau.

— Je veux la voir! dit-il au geolier..... je le veux, je suis son fils, son fils!!! laissez-moi voir ma mère! ma mère qu'on va juger, ma mère accusée! laissez, laissez-moi la voir!!!...

—Pauvre jeune homme, sa mère! laisse-le entrer, dit la femme du geolier à son mari : il y a encore au moins un quart d'heure, c'est assez pour qu'il l'embrasse.

— Oui, oui, dit Edouard, c'est assez.

Edouard suit le geolier ; il entre dans la prison ; le jour y pénètre à peine.

— Qui est là, dit une voix trop connue d'Edouard?

— Votre fils, répond-il.

— Mon fils ! tu viens me sauver, mon enfant? — Tu me fais peur !

— Bientôt vous n'aurez plus peur de moi, ma mère.

— Comme tu es pâle!

— Je vais l'être davantage ; mais dites-moi, que se passe-t-il? ma mère, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... On vous accuse; mais vous n'êtes pas coupable... oh! non, c'est impossible, votre sang coule dans mes veines, et je suis honorable, moi !... ainsi je ne peux pas

croire!... je ne veux pas vous maudire, ma mère! Eh! voyez-vous... ce serait affreux d'être votre fils si... oh! mais non, non, je commets un crime en pensant cela! dites, ma mère: oh! dites-moi bien vite, que vous n'êtes que malheureuse. Je vous bénirai!... dites, dites ce mot... je le veux, ma mère.... parlez, mais parlez donc!...

La vieille tremblait...

— Oh! n'ayez pas peur, dit Edouard avec tendresse... parlez... parlez... mon cœur est brûlé... je souffre tant!!... mais vos paroles me rafraîchiront. Les misérables! ils m'ont dit des horreurs, mais... mais... c'est une dérision... une absurdité, ils ont voulu rire... ces fous... Et le malheureux Edouard riait!!... La vieille fixait sur son fils des yeux stupides. Le regard d'Edouard pénétrait jusqu'au fond de son cœur...

— Vous ne me répondez pas, madame... oh! mais il le faut, pourtant!... — Qui vous a amenée ici?...

— Cet infâme juif.

— Cet homme!... vous l'avez revu!...

— Sans doute.

— Encore!... il a commis un crime?

— On le dit.

— Mais... vous?

— J'ai signé.

— Je me tuerai, ma mère!

— Pourquoi?...

— Oh! Dieu!...

— Ils me condamneront injustement.

— Vous seriez condamnée! et je vivrais!...

Des pas se firent entendre, on approchait de la prison...

— Qu'est-ce cela, dit Edouard? on vient, ma mère... on vient... entendez-vous?

— Je crois que oui, dit la vieille...

— Adieu, ma mère! mon supplice précédera le vôtre... adieu!...

Il saisit un pistolet, le dirige contre lui. Gertrude, effrayée, se précipite sur l'arme fatale. Le coup détourné vient la frapper au cœur; elle tombe aux pieds de son fils. Les cris du malheureux Edouard retentissent sous la voûte lugubre, on accourt, on éclaire cette scène d'horreur; Gertrude baignée dans son sang est étendue sur la terre; son fils, près d'elle, à genoux, se livre au plus affreux désespoir.

— Je l'ai tuée! je l'ai tuée!... disait-il dans son délire. Oh! ma mère!... je suis ton assassin!.. On ne savait que penser... que croire... devait-on reconnaître un meurtrier dans un fils si malheureux!!...

Gertrude respirait encore, on la transporte hors de cet asile du malheur, et de grands soins lui sont donnés; elle seule peut absoudre son fils; c'est plus qu'une vie qu'on protége, c'est une victime qu'on veut sauver ou un coupable

qu'on veut punir. Edouard ne voit pas le danger de sa position, il ne songe qu'à sa mère. Mais bientôt, il est appelé à subir un interrogatoire : étonné, il raconte naïvement sa douleur, son désespoir, l'horreur que lui inspirait l'idée de vivre avec un nom flétri, sa volonté de s'affranchir de l'avilissement; enfin, son suicide... «Mais tuer ma mère! disait-il avec un accent pénétré. Moi, la tuer! Ah! vous ne savez pas de combien de sacrifices j'aurais payé son amour. Sauvez-la, rendez-lui l'honneur, et vous me verrez heureux de passer mes jours près d'elle; mais, si vous la replongez dans les cachots, si vous la flétrissez, je le jure devant vous, ma résolution de me détruire me trouvera inébranlable.

Vous, juges d'ici bas, qui condamnez, qui imposez les supplices aux coupables, en connaissez-vous un qui soit plus déchirant que de porter un nom flétri, avec un cœur noble!.. C'est en vain qu'on a combattu des préjugés, la loi qui frappe un père à la tête frappe son fils au cœur. Quand la société repousse de son sein un membre qui la déshonore, elle ne s'inquiète

pas des larmes pures que cette proscription fait répandre. Oui, je le jure encore, l'arrêt prononcé contre ma mère me tuera. »

Gertrude ne devait pas subir un arrêt flétrissant; la mort enleva sa proie au tribunal des hommes, pour la rendre au jugement sacré de Dieu.

Dieu permit à cette mère dégénérée, de redonner une seconde fois la vie à son fils, sans doute pour qu'il lui pardonnât de l'avoir mis au monde.

Les aveux de la mère d'Edouard furent acceptés par les juges, et l'innocence de son fils reconnue.

Edouard quitta sa mère .. Il la quitta morte...

Fuyant le pays qui l'avait vu naître, Edouard chercha, pour distraire sa douleur, un ciel qui n'eût point éclairé les fautes de sa mère.

L'étranger le reçut, le protégea, et le jeune

artiste enrichit de son talent la terre hospitalière.

La France ne le revit pas. Ses yeux mouillés de larmes se tournaient souvent vers elle, des regrets déchiraient son cœur.

Edouard eût tant aimé sa patrie et sa mère !!...

XVII.

Une jeune femme en deuil traversait, le matin d'un beau jour d'automne, le jardin des Plantes, rendez-vous scientifique, où viennent étudier ensemble ou séparément, le jeune naturaliste et la jeune artiste, tous deux sous

l'aile des savans ou d'un enfant plus malin qu'eux.

Cette jeune femme n'était point artiste ; elle n'avait point de rendez-vous d'amour. Elle se hâtait de rejoindre sa voiture qui l'attendait, elle semblait pressée de quitter ce lieu.

Son cœur, tout près de là, venait d'être ému, vivement ému.

Il ne faut qu'une circonstance légère pour rappeler bien des douleurs ! un papier, remis par elle dans une maison voisine, était la cause de son trouble.

Comme elle allait sortir du jardin, elle voit une femme embarrassée d'un lourd paquet sous le bras et traînant un gros chien à la laisse. Elle croit reconnaître la femme et le chien; elle s'approche :

— Oui, dit-elle, c'est la vieille du rez-de-chaussée; pauvre femme, comme elle est changée encore !.. Bonjour, madame, lui dit-elle.

La vieille lève les yeux, sourit à la douce voix qu'elle entend, au beau visage qu'elle regarde.

— Oh ! c'est vous, mademoiselle Louise, que je suis aise de vous voir !

— Et moi aussi, répond Louise; mais où donc allez vous ainsi?

— Je vais chercher un asile, répond-elle; j'ai quitté notre maison ; j'y étais trop seule!.. Après votre départ, et celui de madame de B., je n'avais plus pour s'intéresser à moi que mes animaux, j'ai tout perdu, excepté *fanor* que voilà.

Je n'ai pu rester isolée ainsi. On dit que près de ce beau jardin, l'on trouve des maisons pour les vieilles femmes, j'y viens chercher un asile pour finir ma triste vie.

— Ah ! madame, répond Louise, je suis bien contente de vous avoir rencontrée.

Depuis la mort de mon aïeule, j'ai fondé à la campagne un établissement où je puis vous offrir ce que vous cherchez. Venez.

—Volontiers, dit la vieille avec joie, si je ne vous suis pas à charge.

— Non, non, dit Louise: me donner les moyens de rendre service, c'est m'offrir la seule jouissance que je puisse goûter.

Louise fit monter la vieille dans sa voiture, ainsi que son *seul ami*, et tous trois partirent pour sa terre.

Cette rencontre fut pour Louise une diversion à ses tristes pensées. —Oui, se dit-elle, je ne puis adoucir mes chagrins qu'en cherchant des êtres malheureux à secourir.

« Pauvre femme! disait-elle en regardant la vieille qui s'était endormie : elle aussi, a été aimée!.. Elle aussi, a été séduite... et puis perdue!.. et puis avilie! dégradée! méprisée, abandonnée de tous!.. Oh! que Dieu me soutienne!!.

» Alphonse!.. à lui aussi je viens de rendre un service; mais il ignorera toujours la main qui l'a secouru; il ignorera ma retraite : et s'il venait à la découvrir, je le jure, jamais je ne consentirai à le revoir.

» Oh! non, c'est à cette promesse faite à Dieu devant ma malheureuse mère mourante, que je dois le pardon qu'elle m'a accordé. Oh! je ne l'oublierai pas, cette promesse solennelle!

» Ma mère! si elle me voit de son tombeau, ne m'en voudra pas, j'espère, de ce secours donné à l'homme qu'elle avait uni à son sort.

» Il sera libre, il rentrera dans le monde. Il y brillera!.. Ce monde, indulgent pour qui l'amuse, rira de ses folies de jeunesse, en jetant un regard indifférent sur la tombe qu'il a creusée. La femme, heureuse de son amour, ne lui reprochera pas le malheur de celle qu'il aura trompée; absous aux yeux de sa maîtresse aimée, il oubliera sa victime, et le sourire éphémère d'une femme le consolera bien vite des larmes éternelles d'une amante.

» Eh! que m'importe? dit Louise en rappelant son courage, oublions le mal qu'il m'a fait, ne pensons qu'à le réparer. »

La voiture roulait avec vitesse, et quelques heures de marche suffirent pour atteindre l'ha-

bitation de Louise. De loin on distinguait déjà sur la porte du château, ces mots tracés en gros caractères :

Maison de retraite pour les vieilles femmes du canton, fondée en l'honneur de mon aïeule.

Louise et sa compagne de voyage quittent la voiture. Louise prend le bras de la vieille, et la conduit, ainsi que son chien chéri, dans une chambre au rez-de-chaussée, ayant un petit jardin à part, où la pauvre femme pourra vivre à l'aise. Ainsi, là, comme à la place Royale, on la nomma la vieille du rez-de-chaussée.

— Quel adorable séjour! dit-elle en se voyant dans une chambre propre et aérée. Tiens, Fanor, viens ici, mon ami, viens-là, vois ces beaux fauteuils, vois le joli gazon, le joli berceau, ces belles fleurs! Est-il possible! Nous allons vivre ici, Fanor, nous allons respirer le bon air. Et ses yeux roulaient de grosses larmes auxquelles son chien répondait par un doux aboiement. Ils se promirent tous deux de vivre là dans la meilleure intelligence.

Louise avait donné des ordres pour qu'on ser-

vit *la vieille du rez-de-chaussée* à part. Elle ne voulut point associer cette femme dégradée par des passions, à ses vieilles campagnardes, chastes et pures.

XVIII.

On sait que Louise, à la mort de madame Delmare, avait fondé un établissement : c'était une maison de retraite pour les vieilles femmes des hameaux environnant sa terre. En visitant la cabane du pauvre, Louise avait

gémi sur la misère où sont réduites de vieilles campagnardes, privées de tout appui, quand leur soutien unique, leur pain, leur destinée, *leur homme* enfin, n'est plus. Ce n'est pas pour avoir un nom, une position dans le monde, des gens pour la servir, qu'une villageoise se marie. Ce n'est pas non plus pour posséder des équipages, des diamans et des cachemires, c'est pour être deux, et ne faire qu'un. Soucis, peines, bonheur, tout est en commun au village, entre le mari et la femme. La femme aide son mari dans ses travaux pénibles, élève elle-même ses nombreux enfans, les gronde, les bat et les gâte à son gré; l'univers, pour elle, c'est le foyer domestique que son mari et ses enfans entourent, elle n'a un cœur que pour les aimer, et une pensée que pour s'occuper d'eux. Mais si le chef de la famille meurt, tout paraît mort dans la cabane; le feu ne pétille plus, la pauvre femme ne chante plus, les enfans s'échappent, la mère reste seule, la vieillesse arrive, avec elle, la misère..... la misère, qui n'a d'espérance qu'en la mort.

Louise, devenue riche, se demanda s'il ne

valait pas mieux faire le bien en masse qu'en détail, elle jeta les yeux sur son château, vit des salles magnifiques qu'on pouvait transformer en dortoirs, en réfectoires, en salons, des jardins en promenades délicieuses, des prairies en potager; les étables, les basse-cours se peuplèrent de nombreux animaux domestiques, et vingt ouvriers, sous les ordres d'une jeune et jolie femme, firent disparaître le luxe pour le remplacer par l'utile. Ainsi, pour subvenir à de nombreuses dépenses, les marbres, les glaces, les tableaux de prix furent vendus et transformés en lits de fer, en meubles de noyer, en linge grossier et en vêtemens de bure.

Quelques riches voisins blâmaient la fille de madame Delmare de *déshonorer* ainsi sa belle propriété; on cherchait la cause de ce goût bizarre. Mais Louise ne prit conseil que de son cœur, et bientôt la maison de retraite reçut les hôtes auxquels elle était destinée.

Là, le malheur honorable recevait sa récompense.

C'était un spectacle bien doux, de voir ces femmes finir la vie sans crainte, et dégagées des soucis de la misère.

On croira sans peine que la gaieté régnait souvent dans la maison des vieilles, puisque les tourmens n'y entraient pas : oui, ces bonnes femmes s'égayaient au souvenir de leurs anciens plaisirs, de leurs fêtes, de leur mariage; du baptême de leurs premiers nés, des veillées d'hiver où les histoires de revenans, *le romantique de l'époque*, faisaient trembler, comme celui d'aujourd'hui.

Ces vieilles femmes se redisaient leurs *vieilles* histoires, et ces vieilles histoires avaient pour elles bien plus de charmes que les nouveautés n'en ont souvent pour nous : elles ne connaissaient jamais l'ennui ni la tristesse.

Heureuses les femmes qui à soixante ans peuvent trouver de la gaieté à raconter leur vie...

Louise attacha à sa maison le digne au-

mônier qui avait fermé les yeux de sa mère. Elle sentait le besoin de déposer dans un cœur religieux les secrets qui agitaient le sien. Le digne pasteur soutenait de ses conseils sa jeune pénitente, et, pour l'encourager au bonheur pour elle-même, il lui montrait les heureux dont sa bienfaisance l'avait entourée. Les paroles de paix relevaient son âme, et souvent, en jetant un regard sur le passé, Louise éprouvait un noble orgueil de l'estime qu'elle inspirait et qu'elle croyait mériter.

Arrivé à cette époque de la vie, où les années ont refroidi le sang, où le cœur n'a plus ces pulsations violentes, et la tête ses idées folles, qu'on est heureux de se dire, en interrogeant sa conscience : « Je suis honorable !... » Oh ! qu'entourée de respect, Louise bénissait les larmes qu'elle avait versées sur sa faute et son amour ; heureuse, alors, de cette victoire remportée sur elle-même, elle ne craignait plus les années qui devaient s'écouler devant elle ; arrivé au port on ne redoute plus l'orage, la vieillesse vit de souvenirs, elle puise dans sa mémoire sa joie ou sa tristesse. Le sourire du vieillard naît sou-

vent des larmes que sa vertu lui a coûtées, tandis qu'il donne un soupir amer à son bonheur passé, si ce passé lui rappelle une faute.

Les années avaient rendu Louise grave et sévère; on voyait bien rarement la gaieté animer ses traits; mais elle était incapable de manquer aux devoirs qu'elle s'était imposés, et les malheureux trouvaient en elle appui et protection. Son cœur pourtant s'attendrissait difficilement sur les chagrins qu'elle adoucissait.

Louise avait versé trop de larmes sur elle-même pour en répandre beaucoup sur les autres : d'ailleurs, au fond de son âme elle méprisait l'humanité tout en la servant, la cause de cette injustice était dans la douleur profonde que renfermait son cœur.

Une femme ne croit aux vertus, aux vices, que par l'homme qu'elle aime; elle puise, en cet être, au-dessus de tout pour elle, ses connaissances du cœur humain: est-il grand, généreux? l'humanité est généreuse et belle : manque-t-il de vertus? c'est que tout le monde peut en man-

quer; et si, dans ce cœur où elle veut lire ce qu'elle doit penser et croire, elle trouve l'instruction du malheur, elle est à jamais malheureuse, comme elle ne redoute aucune infortune, si le mot bonheur y est écrit pour elle...

XIX.

Trente ans s'étaient écoulés; la maison des vieilles existait toujours avec son réglement, ses beaux jardins : les habitans mêmes ne paraissaient pas avoir changé.

Un jour, les cloches du hameau s'étaient fait

entendre depuis l'aube ; les maisons étaient tapissées, l'église tendue de blanc ; les rues étaient jonchées de fleurs. Toutes les femmes du canton, et les jeunes filles, formaient une haie depuis la maison de retraite jusqu'à l'église. Qu'attendait-on ?

Un cercueil....

Ce cercueil s'avance, porté par des femmes, auxquelles cette cérémonie solennelle a redonné des forces.

Elles marchent lentement aux chants des cantiques, et aux accords lointains de l'orgue, qui paraît un écho des voix angéliques qui l'accompagnent.

La douleur peinte sur tous les visages, les larmes qui coulaient de tous les yeux, ce cortège de femmes dont la présence d'un seul homme ne troublait pas l'harmonie, avait quelque chose de gracieusement triste, d'intéressant, et de douloureux à la fois : c'était la douceur unie à la mort.

Les rues, couvertes de fleurs, semblaient un chemin pour arriver à une éternité heureuse.

Plus le cortége approchait, plus le concert devenait céleste. On eût pu croire la morte ressuscitée, tout autour d'elle avait un air de fête.

Un équipage s'était arrêté pour contempler cette scène; un homme, déjà âgé, y était près d'une jeune femme.

— Qui conduit-on en terre? dit-il, avec tant de pompe?

— Louise Delmare, répond une vieille.

— Louise Delmare! comment, elle est morte!!....

— Oui, répond la vieille, morte!... comme une sainte!...

Cet homme se jette hors de sa voiture, et se met en devoir de suivre le cortége.

—N'approchez pas, dit-elle; notre bienfaitrice a ordonné que pas un homme ne suivît son cercueil : retirez-vous.

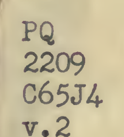
L'homme parut vivement ému; sa voiture l'emporta, mais ses yeux ne se détachèrent de la pompe funèbre que lorsqu'ils ne purent même la distinguer de loin.

A quelque temps de là, la maison des vieilles fut dotée par un riche voisin. Il avait, disait-on, passé trente ans aux Indes ; son nom n'était pas connu, mais on l'avait vu souvent agenouillé près du tombeau qui renfermait les restes de Louise.

Cet homme était Français, c'est tout ce qu'on a su.....

FIN.




PQ
2209
C65J4
v.2

Comte, Aglaé de Boucauville
Jeune et vieille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

